



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

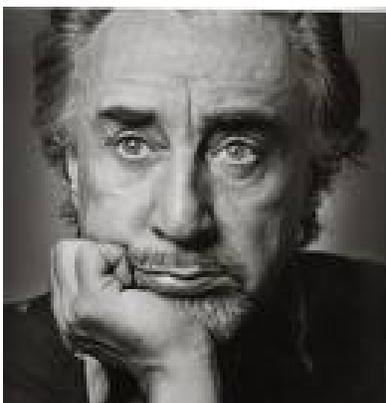
**André Durand présente**

**Romain Kacew  
devenu**

**Romain GARY**

**(Lituanie - France)**

**(1914-1980)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées.**

**Bonne lecture !**

«*Cosaque un peu tartare mâtiné de juif*», il naquit à Wilno (Vilnius), le 8 mai 1914, dans une Lituanie faisant partie du gouvernement de Varsovie rattaché à l'Empire russe. Il était le fils de Mina losselevna Borisovskaia, qui était modiste, et d'Arieh Leib Kacew, qui était fourreur. En 1915, alors que son père était mobilisé dans l'armée russe, il fut déporté avec sa mère vers le centre de la Russie en tant que juif des pays baltes que les Russes soupçonnaient de faire de l'espionnage au profit des Allemands. En 1921, à l'âge de sept ans, ils revinrent à Wilno, devenu territoire polonais depuis la guerre russo-polonaise de 1920.

En 1925, Arieh Leib Kacew les abandonna pour fonder un nouveau foyer. Aussi Romain Gary allait-il s'inventer un autre père, Ivan Mosjoukine, le plus fameux acteur russe du cinéma muet, comme, brochant de sa mère le portrait constamment retouché d'une femme d'exception, prétendit-il que, comédienne au Théâtre Français de Moscou, elle avait eu une aventure avec lui, une liaison secrète dont il laissait entendre qu'il était le fruit. Tout cela était faux, sa biographe, Myriam Anissimov, ayant mis fin en 2004 à bien des légendes qu'il avait semées.

Fuyant l'U.R.S.S., la mère et le fils émigrèrent d'abord en Pologne, à Varsovie, où elle se fit passer pour une grande dame qui prétendait avoir des amis à Paris et travailler pour le plaisir dans le monde de la mode. Il fréquenta l'école polonaise et, sa mère étant une francophile passionnée, prit des cours particuliers de français pendant deux ans.

En 1927, ils quittèrent la Pologne pour atteindre ce que sa mère, francophile à l'extrême, appelait « *le paradis terrestre* », la France. Ils arrivèrent à Nice où ils vécurent quelques mois dans un deux-pièces avenue Shakespeare puis à l'hôtel-pension Mermonts, dont, après avoir travaillé à l'hôtel Negresco, elle obtint d'être gérante. Il était situé boulevard Carlonne, aujourd'hui boulevard François-Grosso, dans le quartier russe qui était peuplé par les exilés de l'époque tsariste. Comme sa mère avait un orgueil démesuré, plaçait en lui de grandes espérances, rêvait même pour lui d'un destin fabuleux, elle le poussa à étudier et écrire : des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre, et même de grands romans dont il commençait toujours par écrire le dernier chapitre ; elle le voyait même académicien ou ambassadeur de France et était prête pour cela à tous les sacrifices.

Il poursuivit ses études secondaires au lycée. En 1933, il s'inscrivit à la faculté de droit d'Aix-en-Provence, habitant rue Roux-Alphéran, passant beaucoup de temps au "Café des deux garçons", cours Mirabeau, voulant écrire comme Malraux qui, cette année-là, décrocha le prix Goncourt pour "*La condition humaine*" et rédigeant son premier roman :

---

---

### ***'Le vin des morts'***

(1933)

#### Roman

L'action se passe sous terre et met en scène des morts-vivants.

#### Commentaire

Signé Romain Kacew, le roman ne trouva pas d'éditeur et ne fut jamais publié, Romain Gary n'ayant jamais mentionné le désir de le publier, ni de son vivant ni à titre posthume, et l'héritier de son droit moral, Diego Gary, refusant la publication. Selon le propriétaire du manuscrit, ce serait une mine où l'écrivain vint puiser par fragments pour nourrir les œuvres d'Agar.

---

---

En 1934, Romain Gary poursuivit ses études de droit à Paris, emménageant à l'hôtel de l'Europe, rue Rollin, et, comme les temps étaient durs, se fit livreur, plongeur, figurant au cinéma, employé au restaurant Lapérouse...., tout en écrivant :

---

---

**“L'orage”**  
(1935)

Nouvelle

Commentaire

Elle parut, le 15 février 1935, dans l'hebdomadaire “Gringoire”.

---

Licencié en droit, Romain Gary obtint aussi le diplôme de langues slaves de l'université de Varsovie. En 1935, le jeune immigré dans la France xénophobe des années 1930 qui était en butte à des ostracismes, fut naturalisé français.

En 1938, à Nice, il connut Ilona Gesmay, une Hongroise belle et bien née, qui avait vingt-huit ans et lui quatre de moins. Ils devinrent amants, lui vivant un amour fou, peut-être même son seul grand amour. Elle exerça sur lui une extraordinaire fascination et eut une influence considérable sur sa création littéraire, au point d'apparaître de façon manifeste dans *“La promesse de l'aube”*, *“La nuit sera calme”* et surtout *“Europa”*. Il voulait l'épouser, mais elle ne donna pas suite, sa famille craignant une mésalliance.

En novembre 1938, il fut appelé au service militaire pour servir dans l'aviation. Incorporé à Salon-de-Provence, il apprit le métier d'aviateur, étant élève observateur à l'École de l'Air d'Avord. Mais, parmi trois cents élèves, il fut le seul à ne pas être nommé officier, en raison de son origine étrangère.

En juin 1940, il se trouvait à Bordeaux-Mérignac et, refusant de voir la France qui l'avait accueilli être alliée à l'Allemagne de Hitler, il décida de rallier les Forces françaises libres (*«La France libre est la seule communauté humaine à laquelle j'ai appartenu à part entière»*). Il s'évada de France en avion, atterrit à Alger, séjourna à Meknès et Casablanca le temps de trouver un cargo britannique qui l'emmena à Gibraltar. Deux semaines plus tard, il débarqua à Glasgow et, dès son arrivée, demanda à servir dans une unité combattante des Forces aériennes françaises libres sous le nom de Romain Gary (*« gary »* signifiant *« brûler »* en russe).

Le 8 août 1940, à Londres, il y fut incorporé. Affecté au Moyen-Orient, il servit en Libye, à Koufra notamment en février 1941, puis en Abyssinie et en Syrie. Il contracta différentes maladies, dont le typhus, et, presque mourant, resta six mois à l'hôpital. Rétabli, conservant cependant une paralysie de la partie gauche de son visage, il rejoignit l'escadrille de surveillance côtière en Palestine et se distingua dans l'attaque d'un sous-marin italien. Lui, qui avait un besoin incessant de drame, à la guerre, défia la mort, fut volontaire pour les missions les plus risquées, écrivant à une amie son désir de *« mourir enfin dans une juste guerre »*.

Sa mère mourut cette année-là.

Il fut, en août 1942, à Saint Jean d'Acre, affecté au groupe de bombardement “Lorraine” qui fut ramené en Grande-Bretagne en février 1943. Le groupe fut alors rééquipé et réentraîné dans les centres d'entraînement de la R.A.F.. À partir d'octobre 1943, ses bombardements furent principalement dirigés contre les sites de V1 ; les “Boston” qui équipaient désormais le “Lorraine” volaient rassemblés par groupe de six, en rase-mottes, accompagnés par des “Spitfire” de protection, et c'est dans ces conditions que le lieutenant Gary se distingua particulièrement le 25 janvier 1944 quand, leader d'une formation de six appareils, il fut blessé par un éclat d'obus en même temps que son coéquipier pilote Arnaud Langer, lui-même gravement touché aux yeux. Malgré sa blessure, il guida son coéquipier et l'ensemble de sa formation avec suffisamment de maîtrise pour réussir un bombardement très précis et pour ramener l'escadrille à la base. Il effectua plus de vingt-cinq missions offensives, totalisant plus de soixante-cinq heures de vol de guerre.

Il rencontra alors Joseph Kessel au “Petit club français” de Londres.

À la fin de la guerre, par un décret du 20 novembre 1944, il fut nommé compagnon de la Libération. Il reçut aussi la croix de guerre 1939 / 1945 (deux citations), la médaille de la Résistance, la médaille des blessés, devint commandeur de la Légion d'honneur. L'épopée gaullienne, où il s'était montré si brave, lui avait donné le sentiment de s'incorporer enfin à l'histoire de France, d'être devenu «

*Français par le droit du sang versé* ». Mais de Gaulle, s'il aimait bien ce vassal, ne le prit jamais au sérieux, l'éconduisit toujours. Trop louche, ce Gary? trop hâbleur?

Il épousa alors Lesley Blanch (1903-2007), une journaliste anglaise splendide et excentrique, de sept ans son aînée, une femme très libre, une aventurière à la tête brûlée qui, après une enfance londonienne cossue, n'aimait que la rébellion, l'excès, l'ailleurs. Elle aurait eu, dès l'âge de quatre ans, un véritable coup de foudre pour celui que, dans son livre (*"Voyage au coeur de l'esprit"* [2003]), elle appela «*le voyageur*», un séducteur au regard de malachite, aux épaules de guerrier mongol et à la douceur d'artiste. En conséquence, elle se voulut russe, n'aima son mari que dans la mesure où sa voix et sa slavité lui rappelaient celles de ce séducteur. Elle lui enseigna l'anglais grâce aux albums de Béatrix Potter et partagea son goût du désordre tout en lui tenant tête.

En 1945, après sa démobilisation, grâce à son gaullisme, Romain Gary entra dans la carrière diplomatique sans passer par la voie officielle et les concours, fut nommé secrétaire et conseiller d'ambassade à Sofia où il se rendit avec sa toute récente épouse.

Il publia un livre qu'il avait écrit pendant la guerre, entre deux missions :

---

---

### ***"Éducation européenne"***

(1945)

#### Roman

En Pologne, en 1942, dans le maquis qui lutte contre les nazis, Janek, jeune garçon, connaît le froid et la faim, la trahison, la lutte et la mort. Mais la haine n'envahit pas son coeur : à travers Zosia, il apprend l'amour. L'étudiant Dobranski lui inculque le culte de la liberté. La grandeur de l'être humain lui apparaît à travers la simplicité de ses compagnons. Enfin, grâce à Augustus Schroder, l'officier allemand, il comprend ce qui, au-delà des dissensions, doit unir les peuples ennemis : la culture.

#### Commentaire

Les personnages, l'intrigue, le suspense, sont maîtrisés, mais la Pologne est plus rêvée que réelle. Romain Gary parvint à faire surgir l'horreur qui fut mondiale mais aussi, chose plus rare, l'incroyable espoir et le rire, à travers la lutte de tous les peuples de la planète pour conserver leur dignité. Pour lui, après la barbarie de la Seconde Guerre mondiale, restait la culture.

Ce premier livre, comparé à *"Pour qui sonne le glas"* d'Hemingway, a été considéré par André Malraux et par Jean-Paul Sartre comme le meilleur texte sur la Résistance. Il a obtenu le Prix des critiques, et a été traduit en vingt-sept langues.

---

---

### ***"Tulipe"***

(1946)

#### Roman

Après la guerre, Tulipe, ancien déporté, vit à Harlem, dans un meublé sordide. Il a pour seuls amis un autre émigré, oncle Nat, de race imprécise, et la fille de ce dernier, Léni. Tulipe est le Blanc failli, qui avoue, proclame, mime sa capitulation. Il tente de s'arracher à tout ce qui fut et demeure pour lui sacré et se réfugie dans le cynisme.

#### Commentaire

Réaliste jusque dans la parodie, jonglant aussi bien avec les millénaires qu'avec toutes les bonnes paroles sempiternelles, ce roman né du monde nihiliste de 1945 où l'on venait de gagner une guerre

dont l'atrocité même était une défaite n'a rien perdu de son actualité. Il y a une morale à cette satire de l'idéalisme par un idéaliste : c'est l'impossibilité de désespérer.

---

En 1948, Romain Gary revint à Paris, étant nommé à l'administration centrale du ministère des Affaires étrangères, section Europe.

---

### **“Le grand vestiaire”**

(1948)

#### Roman

Dans la France de la Libération, où règnent la confusion dans le fonctionnement des différentes institutions et le doute sur la collaboration de certains Français avec l'ennemi, où toute prise de position idéologique peut valoir à son auteur une étiquette dont il aura du mal à se départir par la suite, où les rapports sociaux sont donc extrêmement tendus, se débat un jeune garçon d'une dizaine d'années dont le père, maquisard, a été tué par les Allemands à la veille de la Libération et qui a été recueilli par un traître à la Résistance, avec lequel il finit par sympathiser.

#### Commentaire

Le «*grand vestiaire*», c'est cette humanité anonyme qui a abandonné le héros de l'ouvrage. Les personnages sont partagés entre leur désir d'échapper aux tourments de la société et l'obligation d'y vivre. Ce roman captivant fait souvent mal, mais il est généreux et empreint d'humour. Bien que Gary se soit défendu d'écrire des romans à saveur idéologique ou politique, le dilemme face auquel se trouvent les personnages suggère au contraire la présence d'éléments qu'il semble difficile d'interpréter autrement.

En 1979, Romain Gary en fit une adaptation théâtrale sous le titre “*La bonne moitié*”.

---

En 1949, les Gary achetèrent une maison à Roquebrune-Cap-Martin, rue Pic, une tour de trois étages.

En décembre, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Berne.

En 1952, il devint secrétaire à la délégation française auprès de l'Organisation des Nations-Unies à New-York.

---

### **“Les couleurs du jour”**

(1952)

#### Roman

Sur le fond du carnaval de Nice, des « *clowns lyriques* » (c'est ainsi que Gorki appelait les idéalistes « qui font leur numéro dans l'arène du cirque bourgeois ») tentent d'oublier un monde en proie aux conflits meurtriers et de se débarrasser en même temps de l'espoir irrépressible qui les torture. Tous ces tendres voient dans l'amour le seul refuge où un être humain peut abriter sa tête rêveuse.

#### Commentaire

Ce roman fut, en quelque sorte, un manifeste de la philosophie de Gary. On y lit :

- « *L'humour aussi est un sentiment douloureux.* »

- « *On peut regretter toute sa vie, mais on ne se trompe jamais en amour.* »

- « Il suffit d'être aimé de quelqu'un pour lui apporter toutes les conquêtes que l'on a tentées en vain et pour accomplir pleinement une oeuvre dont on n'a connu jusque-là que l'échec... »

---

Lesley Blanch, elle-même romancière, publia en 1954 *‘The wilder shores of love’* qui rallia les critiques américains et britanniques. Romain Gary commenta dans :

---

***‘Lesley est une sorcière’***  
(1954)

Article

Commentaire

Odieux, rancunier, envieux, Romain Gary s'y montre sous son plus terrible jour, cachant son extrême fragilité sous une autodérision jouissive. Il y écrivait hypocritement : *« Si j'ai accepté de raconter mes expériences, c'est uniquement pour donner à mes jeunes confrères un exemple de modestie et d'effacement et pour montrer les efforts qu'un vrai écrivain doit parfois accomplir pour soustraire son oeuvre et sa personne aux sollicitations multiples de la fortune et de la célébrité. »*

---

En 1955, Romain Gary fut nommé à Londres.

En 1956, alors qu'il se trouvait en Bolivie où il exerçait à La Paz les fonctions de chargé d'affaires, il publia :

---

***‘Les racines du ciel’***  
(1956)

Roman

Morel, un ancien prisonnier français interné dans les camps du IIIe Reich, part vivre en Afrique Équatoriale Française et, croyant qu'on peut encore sauver quelque chose après l'inhumanité des camps, veut sauver les éléphants du Tchad contre les chasseurs et les braconniers. Il devient un héros de la protection des animaux, C'est un amoureux de la nature certes, mais aussi et surtout un défenseur de cette part de merveilleux qui est dans la nature et dans l'Homme.

Commentaire

C'est un roman d'aventures vécues dans le somptueux décor de la nature africaine. Cette fresque de la vie coloniale en Afrique Équatoriale française, romanesque à souhaits et belle comme du Hemingway, est décrite successivement par les voix des différents protagonistes. Ce sont peut-être des « épaves », mais habitées d'un ardent besoin d'amitié, de fraternité. Gary prenait la défense des éléphants qu'on massacrait depuis des siècles en Afrique, posant le problème de la relation entre l'être humain et la nature, mais toujours avec humour et avec une acuité étonnante.

---

Le sujet fit sensation ; ce fut une révélation, car c'était la première fois que l'on écrivait au sujet de l'écologie. Mais cela fit rire aussi : on avait bien d'autres préoccupations en 1956 ! Ce Gary était vraiment un rêveur. Aussi, dans une série de textes, véritables coups de gueule, s'attachait-il à expliquer son livre, à le défendre, à exposer sa vision de l'écologie avec des arguments qui font aujourd'hui partie intégrante du discours écologiste. *« Quoi que l'homme fasse contre la nature et ses chances de survie, c'est contre lui et son futur qu'il le fait », nota-t-il en 1974.*

Le roman obtint le prix Goncourt.

---

En février 1956, Romain Gary fut nommé consul général de France à Los Angeles, ce qui lui permit de participer à la vie d'Hollywood où il avait une maison, où il conduisait une Buick décapotable. En 1958, il suivit le tournage des "*Racines du ciel*" en Afrique. Sous le pseudonyme de Fosco Sinibaldi, il publia :

---

***"L'homme à la colombe"***  
(1958)

Roman

L'O.N.U. est en émoi. Un fantôme portant une colombe hante les couloirs de l'Organisation à New York. On découvre qu'il s'agit d'un jeune cow-boy du Texas, venu faire des études supérieures, au grand dam de son père. Dévoué avec passion à l'idéal des Nations Unies, le jeune homme loge avec sa colombe dans un réduit secret du building, et observe cette conscience du monde. Il s'aperçoit vite que l'O.N.U. est une machine qu'aucun moteur n'entraîne et, déçu, conçoit un complot qui doit ridiculiser l'institution. Finalement démasqué comme imposteur, il connaît le destin tragique du héros extravagant d'un mythe des temps modernes.

Commentaire

Romain Gary ne pouvait publier sous son nom ce roman satirique sur l'O.N.U. car il occupait des fonctions diplomatiques. Il inaugura ainsi la pratique du pseudonyme, qui lui fut par la suite si favorable.

---

À Noël 1959, au consulat français de Los Angeles, Romain Gary rencontra la célèbre actrice américaine Jean Seberg qui venait de tourner "*À bout de souffle*". Elle était de vingt ans sa cadette et était mariée à un Français. Mais il tomba amoureux d'elle qui, ayant un problème avec les hommes, lui demandait des câlins toute la journée, l'empêchait de travailler et sortait avec d'autres. D'autre part, elle ne comprenait rien à la complexité politique mais voulait s'engager. D'abord, il n'eut pas l'intention de quitter Lesley Blanch, qui était aussi son agente, pour cette jeune fille. Mais, au printemps de 1960, ils s'installèrent à Paris dans un appartement de l'île Saint-Louis.

---

***"La promesse de l'aube"***  
(1960)

Roman

Les deux pieds dans le sable de Big Sur, le narrateur raconte son histoire et celle de sa mère, la célèbre plage américaine devenant le théâtre de toute une vie, d'un pan entier du XXe siècle. Il fait le récit d'une enfance russe, polonaise, puis française, et, surtout, le portrait d'une mère qui est tout un personnage : femme extravertie et parfois même exaltée, pleine d'humour, passionnée et flamboyante, idéaliste et exigeante, elle adorait son fils unique auquel elle était complètement dévouée, auquel elle avait fait le don absolu de sa vie. Son éducatrice et son initiatrice, cette femme assez extraordinaire qui avait beaucoup lu, qui connaissait tous les auteurs importants, mère très présente à son enfant, mère généreuse, excessive, projeta sur lui des rêves d'avenir, ayant une telle foi en lui qu'elle était persuadée qu'il ne pouvait être un homme banal, voulant qu'il ait une réussite totale. Alors qu'il était encore tout petit, pressentant tous les talents dont les fées l'avaient comblé au berceau, ayant en lui une foi démesurée, débordante, elle avait décidé qu'il deviendrait célèbre. Qu'il devînt un héros de la littérature ou de la politique, qu'il fût président de la république, artiste célèbre,

amant remarquable ou penseur définitif, peu importait à cette femme volontaire et brillante, pourvu qu'il soit connu et reconnu pour le génie qu'elle devinait en lui. Et, pour créer ce grand homme dont elle rêvait, elle se sentait disposée à tous les sacrifices, craignant que puisse le perdre le fait qu'il est juif. Il lui a alors fait cette « *promesse de l'aube* », d'être l'homme qu'elle espérait : héroïque, généreux et triomphant. Il est littéralement né de son regard amoureux. Cependant, si, au début, il est l'enfant soumis, plus tard il se rebelle, la trouve un peu encombrante. Et elle vieillit, devient fragile comme l'enfant qu'il était, et il doit alors la protéger. Mais, grâce à sa force, à sa confiance indéfectible, elle l'empêcha de désespérer, même dans les moments les plus difficiles et le hissa à un haut rang.

### Commentaire

Ce roman écrit pour sublimer sa mère en personnage, bâti sur des excès de rêve et d'amour, est une autobiographie à peine déguisée faite des souvenirs de jeunesse du jeune Romain Gary. Il alla au plus près de sa vérité en explorant sa relation puissante et complexe avec sa mère, en lui rendant un vibrant hommage. En faisant ce portrait avec son grand talent, il a rempli une dette morale, a éternisé sa mère pour laquelle il avait une grande affection : quand il parlait de « *La promesse de l'aube* », il disait : « *C'est notre livre.* » Pour lui, comme l'écrivit Myriam Anissimov dans sa biographie de Gary : « Aimer sa mère, c'était l'inventer ». Cette femme est la mère folle, la mère grandiose, la mère sublime, la mère aimante et envahissante, une figure maternelle plus grande que nature. Cependant, cette femme extravagante et ambitieuse, cette mythomane qui a été la femme la plus importante de sa vie, ne réussit pas à le castrer : elle a été pour lui un catalyseur; plus « propulseuse » que castratrice. Elle lui a insufflé la quête incessante d'un dépassement de soi. Elle fut la source de sa créativité, de ce qu'il est devenu. On pourrait presque dire qu'il a vécu à travers le regard de sa mère.

Il a aussi ainsi rendu un hommage à toutes les mères. Il s'y est montré attaché à des valeurs féminines : ouverture, détermination, tendresse, car, au centre de l'oeuvre, s'expriment une protestation contre toute forme d'injustice et un plaidoyer pour la dignité humaine.

C'est une oeuvre sur la transmission, sur la stimulation qui permet à un individu d'aller au bout de ses rêves, qui nous apprend beaucoup sur l'éducation des enfants : comment leur enseigner, les éveiller, les allumer, les enflammer et leur permettre de déployer leurs ailes. On constate que le fait d'avoir une mère admiratrice est extraordinaire pour un enfant. Pourtant, inversement, cet adolescent beau, doué, trop aimé, allait ne jamais parvenir à se croire à la hauteur des ambitions qu'on avait eues pour lui. Sa mère voulait qu'il soit un grand écrivain français? Il allait donc s'y reprendre plusieurs fois, sous plusieurs noms. Mais il subit aussi les conséquences de ce lien fervent : « *Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné.* »

On y goûte donc aussi la force particulière de son humour, le fameux humour juif qui est à la base de l'amalgame unique de tragique et d'espoir qui caractérise le roman. Il peut y avoir de la tristesse ou de la mélancolie, mais jamais de désespoir ou d'apitoiement.

Ayant une façon singulière d'exprimer les choses, il construisit l'oeuvre sur deux niveaux, intimement liés l'un à l'autre : d'une part, la description, la narration de ce parcours, de cette quête laborieuse d'une mère et de son fils ; d'autre part, la « mise en scène », avec dialogues, de certains moments de ce voyage, de certaines rencontres marquantes.

C'est le livre qui l'a fait accéder à la notoriété internationale.

Il a été adapté au cinéma par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, Didier Haudepin (Romain adolescent)

En 2005, à Montréal, le roman a été adapté au théâtre par André Mélançon, avec Andrée Lachapelle et Patrick Goyette. Pour le metteur en scène, le travail le plus long a été d'effectuer un tri parmi l'abondante matière du roman. « J'ai conservé tout ce qui me semblait pertinent à l'adaptation théâtrale. Tout au cours de ce travail qui a nécessité plus de deux ans, j'ai écrit cinq versions

théâtralisées de l'oeuvre, expliqua-t-il. Le plus gros défi était de trouver comment intégrer des tableaux théâtraux à la narration que l'on trouve dans le roman. Mon impératif principal demeurait le respect de l'écriture de l'auteur. Je ne voulais ni récrire ni trahir ; c'est pourquoi je me suis refusé à prendre des passages narratifs pour les dialoguer. J'ai plutôt conservé un narrateur-raconteur comme personnage et j'ai écrit seulement quelques pentures [charnières] entre deux tableaux. Pour l'aider à raconter les épisodes de sa vie tout en maintenant clairement le fil de l'histoire, des acteurs vont surgir et personnifier des gens. Ils prennent alors le relais du narrateur. »

---

---

En mai 1961, à l'âge de quarante-sept ans, Romain Gary quitta la carrière diplomatique. À chaque mission, il se lassait un peu plus. Même s'il déclara : «*Je peux - c'est peut-être l'apport cartésien français, une volonté de rigueur - longtemps incarner un personnage. Comme lorsque j'ai "joué" à être diplomate. Je le faisais avec beaucoup de conscience.*», le «métèque» fraîchement naturalisé et qui était entré dans la carrière diplomatique sans passer par la voie officielle et les concours n'entrait pas bien dans le moule, finissait par sortir de la langue de bois officielle. Ses mérites professionnels n'étaient pas reconnus par la hiérarchie d'un Quai d'Orsay qui se méfiait de ce diplomate juif et mélancolique, et cela entraîna des fâcheries avec Couve de Murville.

Enfin, il voulut plaire enfin à Jean Seberg. Ils s'installèrent au second étage du 108 rue du Bac.

Il fit avec elle un voyage de six semaines en Extrême-Orient. En octobre, il la rejoignit à Rome sur le tournage de "*Congo vivo*".

Il allait pendant dix ans parcourir le monde pour des publications américaines.

---

---

**"Gloire à nos illustres pionniers"**

(1962)

Recueil de nouvelles de 266 pages

---

---

**"Les oiseaux vont mourir au Pérou"**

Nouvelle

Adriana, une jeune femme fort sensuelle, mariée à un homme riche et d'un certain âge, souffre d'une nymphomanie galopante conditionnée par une incessante et douloureuse frigidité. Lors du carnaval, elle se donne à quelques individus sur la plage. Puis elle se réfugie dans une maison close avant de rencontrer un semblant de compréhension et de tendresse auprès du propriétaire d'un café. Mais le mari et son chauffeur / garde du corps retrouvent sa trace.

Commentaire

Romain Gary allait adapter sa nouvelle au cinéma.

---

---

**"Le luth"**

Nouvelle

---

---

**"Le mur"**

Nouvelle

---

---

## Commentaire sur le recueil

Romain Gary a indiqué : *«J'ai trouvé le titre de ce recueil de nouvelles dans les "Promenades sentimentales au clair de lune" de Sacha Tsipotchkine : "L'homme, un jour, il se fera [...] Pour l'instant, l'homme n'est qu'un pionnier de lui-même [...] Gloire à nos illustres pionniers !" Il n'y a pas eu préméditation de ma part : en écrivant ces récits, je croyais me livrer seulement au plaisir de conter. Ce fut en relisant le recueil que je m'aperçus de son unité d'inspiration : mes démons familiers m'ont une fois de plus empêché de partir en vacances. Mes airs amusés et ironiques ne tromperont personne : le phénomène humain continue à m'effarer et à me faire hésiter entre l'espoir de quelque révolution biologique et de quelque révolution tout court, sans oublier évidemment l'illusion très littéraire de Kafka, lorsqu'il affirme que "le pouvoir des cris est si grand qu'il brisera un jour les rigueurs décrétées contre l'homme". Voilà où j'en suis. Et dire que mon intention était entièrement louable et que je croyais vraiment faire plaisir au lecteur, le distraire agréablement, sans aucune arrière-pensée. Enfin, ce sera pour une autre fois.»*

---

En avril et mai 1963, Romain Gary accompagna Jean Seberg sur la Côte Est des États-Unis pour le tournage de *"Lilith"*, le dernier film de Robert Rossen.

Lesley Blanch ayant accepté le divorce, en octobre, ils se marièrent en Corse où, le 26 octobre, naquit Alexandre Gary, dit Diego par la gouvernante espagnole qui l'a élevé.

---

### **"Lady L."** (1963)

#### Roman de 243 pages

Ce n'est pas sans amusement que Lady L. va rejoindre sa descendance réunie pour fêter son quatre-vingtième anniversaire selon les rites traditionnels dans l'aristocratie britannique. Il lui prend une envie, vite réprimée, d'ébranler tant de calme suffisance chez les siens. Mais, somme toute, n'est-ce pas grâce à elle si ses fils sont devenus ces piliers de l'État, de l'Église et de l'Armée?

Elle savoure intérieurement le paradoxe de la situation quand un mot saisi au vol altère le sourire qui l'a rendue célèbre : le pavillon d'été devra être démoli. Pourquoi? À Sir Percy Rodiner, son adorateur platonique depuis quarante ans qui accourt pour la consoler, elle s'explique. Les Anglais ont une image pour désigner les secrets de famille : « le squelette dans le placard ». Avant de sortir le sien du pavillon d'été, Lady L. entame l'histoire aventureuse du bel anarchiste Armand Denis avec la jeune Antoinette Boudin qui s'imprégna des idées et des façons de vivre des anarchistes, qui commença sur le pavé, voyagea beaucoup et finit « lady » sans avoir renié les idéaux de sa jeunesse.

#### Commentaire

Romain Gary indiqua que, pour cette histoire vraie « *dans la mesure du possible* », pour tracer le portrait de son héroïne, il s'était inspiré des confidences d'une très grande dame (Lesley Blanch qui vécut avec lui parmi les diplomates mais à qui le climat des ambassades ne convenait guère), tandis qu'il avait puisé dans les archives son Armand Denis. Il ajouta : *« J'ai toujours été fasciné par un certain terrorisme de l'humour anglais, cette arme froide qui rate rarement son but. On rencontre souvent dans l'aristocratie britannique une sorte de tolérance universelle non dépourvue d'arrogance et que seuls peuvent se permettre des gens que rien ne saurait menacer. Dans "Lady L.", je me suis efforcé d'explorer ce thème et de faire en même temps le portrait d'une très grande dame qui a bien voulu me faire quelques confidences. Je me suis permis également de me peindre moi-même sous les traits de son compagnon et souffre-douleur, le Poète-Lauréat, Sir Percy Rodiner. Et comme les idéalistes m'ont toujours paru être, au fond, des aristocrates ayant une très haute et noble conception de l'humanité, cette autre très grande dame, l'histoire d'Armand Denis et de son extraordinaire amour*

ne pouvait manquer de m'intéresser. J'ai essayé de la raconter en respectant dans la mesure du possible la vérité historique. À ceux qui seraient un peu choqués par la façon dont finit mon récit, je dirai d'abord que je n'ai rien inventé et ensuite que le terrorisme passionnel a toujours été jugé chez nous avec indulgence. Humanité, humanité, que de crimes on commet en ton nom ! »

C'est un roman plein de verve, drôle, humoristique, bourré de cocasseries et d'une moqueuse sagesse (« *On tombe toujours mal quand on tombe amoureux.* » - « *Elle s'aperçut aussi qu'il parlait de l'humanité comme si celle-ci fut une femme et elle se mit à détester cette rivale sans visage, secrète, mystérieuse, tyrannique que les hommes ne parviennent jamais à satisfaire et dont le plus grand plaisir semble être de les pousser à leur perte.* »), plein d'une malice irrévérencieuse et d'un cynisme souriant. Ce jeu de l'esprit et de l'imagination ramène les êtres purs à leur véritable vocation : la dérision et le bonheur de vivre.

Le roman a d'abord été écrit en anglais. Romain Gary demanda à Michel Mohrt de le faire traduire en vue d'une publication par la N.R.F., mais il voulut revoir la traduction, au besoin la modifier : autrement dit, le traducteur devait disparaître et la version française porter sa signature.

En 1965, le roman fut adapté au cinéma par Peter Ustinov, avec Sophia Lauren, Paul Newman et David Niven.

---

Le 18 février 1964, Romain Gary et Jean Seberg déjeunèrent avec le général de Gaulle à l'Élysée.

La même année, ils louèrent une villa à Coldwater Canyon (près de Los Angeles) alors qu'elle tournait "*Moment to moments*" puis "*L'homme à la tête fêlée*". Elle acheta, pour s'y réfugier, une maison de pêcheurs à Mykonos, tandis que lui en acheta une dans l'île de Majorque.

Il commença une série intitulée "*Frère Océan*" dont le premier tome, en quelque sorte la préface, fut :

---

### ***“Pour Sganarelle. Recherche d'un personnage et d'un roman ”***

(1965)

#### Essai de 115 pages

C'est une sorte d'art du roman où Romain Gary définit, face à la Nouvelle Critique et au Nouveau Roman, sa conception de la littérature, sa propre doctrine romanesque, où il prend la défense du roman picaresque, veut se rattacher à la grande tradition romanesque, attaque Céline, Camus, Kafka.

#### Commentaire

Romain Gary dédia à Bernard-Henri Lévy ce qu'il appela « *cette esquisse de littérature contre la puissance, pour une culture libre de tous les points de suprême arrivée - et puisque nos itinéraires se rejoignent ; fraternellement.* »

Il indiqua : « *De décembre 1964 à juin 1965, du Pérou aux Cyclades en passant par Tahiti et la Californie, j'ai vécu une aventure dont je rapporte ici les péripéties intérieures. En cherchant, au cours de ce périple, à définir les conditions qui me permettraient de créer un personnage bien de ce temps et de m'adonner le plus complètement possible à ma vocation de romancier, j'ai été frappé par l'aspect totalitaire de la fiction en Occident, depuis que Kafka y a fait tache d'encre. Partant de là, j'ai été amené à définir à mon usage personnel un roman total, par opposition au roman totalitaire, et qui serait d'une inspiration picaresque, la situation du picaro me paraissant typique à la fois du personnage-romancier au sein de la société et du personnage-humanité sur les voies de l'univers avec leur gîtes d'étape idéologiques et scientifiques de rencontre. Je ne pouvais pas manquer, dans ce contexte, d'aborder le problème de la "fin heureuse" du chef-d'oeuvre individuel, c'est-à-dire de la culture. J'ai eu ainsi à montrer, par exemple, ce que l'art abstrait accomplit pour l'émancipation des Noirs en Amérique, ou comment Giotto et Mallarmé luttent contre les conditions sociales qui les laissaient indifférents ou qui n'existaient pas de leur temps. Peu à peu, la poursuite d'un roman, c'est-à-dire de notre réalité. Je tiens à dire qu'il ne s'agit ici ni d'une théorie du roman ni d'une théorie de la*

culture, mais uniquement de ce qui m'inspire et m'attache si profondément à la vie : c'est une histoire d'amour. Valet du roman, je suis un Sganarelle aux gages du chef-d'oeuvre, gages que je ne toucherai probablement jamais. Mon souci dominant ayant été la poursuite d'un personnage et d'un roman, je ne pouvais me dispenser de m'empoigner avec quelques "théories" littéraires et philosophiques que les hommes de ma génération ont vu pousser en bordure du chemin. En relisant l'ouvrage, j'ai été surpris et peiné par le caractère modéré et courtois du ton. Je regrette de ne pas avoir su parler de quelques-unes des plus outrecuidantes fumisteries et fourberies intellectuelles de notre époque avec un peu moins de retenue. "Pour Sganarelle" peut donc être considéré comme une préface à un roman en cours d'élaboration : "Frère Océan".»

On peut y lire :

- « L'art est une naissance commandée par la vie : qu'une feuille pousse, que Giotto peigne une fresque ou que Dickens écrive un roman, c'est à la poussée de la vie que la nature obéit, dans une variété infinie de formes, de personnages, d'identités. »

« Il n'existe pas de chef-d'oeuvre qui laisse le monde inchangé. »

Le problème est que, dans l'essai, les défauts de Gary ne sont plus équilibrés, comme dans ses romans, par le sens dramatique. Aussi un torrent d'idéologie fait-il rouler des assertions souvent arbitraires, contradictoires même, n'ayant pas d'autre unité que le ton d'un souverain mépris pour tout ce qui n'est pas dans l'horizon intellectuel où l'auteur voudrait nous enfermer.

Cette théorisation de son art romanesque par Romain Gary provoqua l'hilarité des Modernes, de l'intelligentsia qui le traitait avec dédain en raison de ses succès. Là encore, personne ne le prit au sérieux.

---

En 1966, Romain Gary visita le ghetto de Varsovie et ressentit un choc.

Le deuxième tome de "Frère Océan" fut :

---

### **"La danse de Gengis Cohn"**

(1967)

#### Roman

Une vague de crimes sexuels secoue Licht, petite ville allemande. Le commissaire Schatz se démène entre l'énigme que posent ces crimes et les visions d'un juif qui hante son subconscient depuis qu'il l'a fait abattre alors qu'il était S.S.. Le personnage se présente ainsi : «*Mon nom est Cohn, Gengis Cohn. Naturellement, Gengis est un pseudonyme : mon vrai prénom était Moïché, mais Gengis allait mieux avec mon genre de drôlerie. Je suis un comique juif et j'étais très connu jadis, dans les cabarets yiddish : d'abord au "Schwarze Schickse" de Berlin, ensuite au "Motke Ganeff" de Varsovie, et enfin à Auschwitz. [...] Personnellement, je ne suis pas resté dans ce camp illustre. Je m'en suis miraculeusement évadé, en décembre 1943, Dieu soit loué. Mais je fus repris quelque mois plus tard, par un détachement de S.S. sous les ordres du Hauptjudenfresser Schatz, que j'appelle Schatzchen dans l'intimité : un terme câlin qui veut dire "petit trésor", en allemand. Mon ami est maintenant commissaire de police de première classe, ici, à Licht. [...] Nous ne nous sommes plus quittés, Schatzchen et moi, depuis cette belle journée d'avril 1944. Schatz m'a hébergé : voilà bientôt vingt-deux ans qu'il cache un juif chez lui.*»

Schatz n'en peut plus de voir son juif partout. En effet, Gengis Cohn apparaît devant ses yeux pour faire des blagues, ou plus simplement pour lui rappeler le sort des juifs dans l'holocauste balte. Le commissaire a tout essayé pour se débarrasser de son hôte, mais rien à faire. Il se noie donc dans l'alcool.

Or survient un baron qui signale la disparition de sa femme, Lily, ainsi que de son jardinier. Schatz refuse d'abord de s'occuper de ce cas, mais le baron a des relations. Le nombre de victimes augmente continuellement. De plus, un détail les lie les unes aux autres : toutes les victimes sont des hommes, et ils sont trouvés le pantalon baissé, un air de ravissement se lisant sur le visage. Il devient

de plus en plus évident que ces disparitions ont, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec Lily que Schatz et Gengis Cohn essaient de comprendre. Elle symbolise l'Humanité, au nom de laquelle beaucoup de choses ont été faites. Elle est toujours en compagnie du jardinier, avec lequel elle a fui le baron, et qui est la mort, ne se trouvant bien qu'avec lui.

Le commissaire Schatz perdant totalement la raison, une piqûre lui est faite, qui a pour effet de libérer son subconscient de Gengis Cohn. Mais ils se retrouvent ensemble dans la forêt où sévissent Lily et Florian. On assiste au spectacle de l'Humanité qui n'arrive à être satisfaite par rien.

### Commentaire

Ce roman magistral, étincelant d'esprit et de talent, offre une magnifique réflexion sur le monde, l'humanité, la souffrance, le nazisme et tous les racismes. Puisqu'il est impossible de satiriser Auschwitz parce que «*la dérision et la parodie ne s'exercent que de l'intérieur*», Romain Gary s'attaque à la civilisation occidentale qui a produit Auschwitz et lui-même. Le génie verbal de ce livre est débordant, presque délirant. On sent l'urgence du désespoir dans cet humour volubile, décapant, qui ne craint rien car l'auteur n'a plus rien à perdre. On sent le souci à chaque instant, à chaque phrase, presque à chaque mot, de s'adresser à des lecteurs spécifiques pour les bouleverser, les faire rire et pleurer, les faire réfléchir surtout.

La critique littéraire méprisa ce chef-d'œuvre.

---

En avril 1967, après quelques années de mise en disponibilité, Romain Gary accepta le poste de chargé de mission au ministère de l'Information, dont le titulaire était Georges Gorse dans le gouvernement de Georges Pompidou.

En mai et juin, il accompagna Jean Seberg sur le tournage de "*La roue de Corinthe*" à Athènes.

En juillet et août, il écrivit à Majorque le scénario d'un film, "*Les oiseaux vont mourir au Pérou*" dont le tournage débuta en octobre, à Boulogne, et se termina en décembre.

En 1968, il fit plusieurs voyages aux États-Unis pour voir Jean Seberg qui tournait dans "*La kermesse de l'Ouest*" de Joshua Logan.

En mai, il démissionna de son poste au ministère.

En septembre, il se sépara de Jean Seberg qui basculait dans la nymphomanie et dans le militantisme pour la défense des droits des Noirs américains ; son soutien aux Black Panthers, honteusement exploité par le F.B.I., allait la conduire à une dérive psychique, une descente aux enfers terrifiante, au suicide. Il la considérait alors plutôt comme sa fille et ils allaient d'ailleurs continuer à vivre dans le même appartement, désormais coupé en deux, leur fils, Diego, étant avec son père.

Le troisième tome de "*Frère Océan*" fut :

---

### **"*La tête coupable*"**

(1968)

### Roman

Un personnage qui ne manque ni de fantaisie, ni d'un certain aplomb sème la perturbation à Tahiti la paradisiaque. Il rançonne les touristes, se gausse des autorités locales, et joue des tours pendables à tout un chacun. Derrière ce personnage excentrique se cache Gengis Cohn.

### Commentaire

Ce roman très amusant pose, en passant, le problème de la responsabilité qu'ont les scientifiques dans l'utilisation de leurs découvertes.

---

**“Les oiseaux vont mourir au Pérou”**  
(1968)

Film

Commentaire

Le film fut tourné avec Jean Seberg, Maurice Ronet, Danielle Darieux, Pierre Brasseur, Jean-Pierre Kalfon.

Mélodramatique, quelquefois fascinante, c’est une oeuvre tout de même mal maîtrisée.

---

---

**“La comédie américaine”**  
(1969)

---

---

Tome I

**“Les mangeurs d’étoiles”**

Roman de 329 pages

Dans un pays d’Amérique du Sud, un dictateur convoque une série d’invités aux dons étranges

Commentaire

Ce roman, qui mêle habilement fiction et réalité, où est fait un portrait de Jean Seberg, parut initialement en anglais, en 1961, chez Harper, sous le titre ‘*The talent scout*’.

---

Tome II

**“Adieu Gary Cooper”**

Roman de 256 pages

Lenny est un jeune Américain qui, ayant une âme pure et étant à la recherche d’absolu, refuse d’aller faire la guerre au Viêt Nam et fuit son pays natal pour s’exiler en Suisse au sein d’une communauté d’autres « ski bums » intéressés par une seule chose : le ski, vivant en altitude, coupés des autres humains. L’un d’eux, Jess, va tout faire pour sauver Lenny d’un monde sans rêve ni espoir. Un autre, Bug Moran, déclare : « *C’est fini, Gary Cooper. Fini pour toujours. Fini, l’Américain tranquille, sûr de lui et de son droit, qui est contre les méchants, toujours pour la bonne cause, et qui fait triompher la justice et gagne toujours à la fin. Adieu l’Amérique des certitudes. Maintenant c’est le Viet-nam, les universités qui explosent, les ghettos noirs. Ciao Gary Cooper.* » Lorsque le besoin d’argent se fait sentir, Lenny doit descendre rejoindre la civilisation et se retrouve impliqué dans une affaire de trafic de lingots d’or. Une histoire d’amour désespérée s’ensuit, qui change son destin.

Commentaire

La première version était anglaise et fut publiée en 1964, aux États-Unis, par le "Ladie's home journal" sous le titre ‘*The ski bum*’, puis, en 1965, par Harper's Row.

Romain Gary confia : « *Pourquoi “Adieu Gary Cooper” ? Parce que nous assistons aujourd’hui à la fin de cette Amérique sûre d’elle-même et de son bon droit que Gary Cooper avait incarnée avec une maîtrise tranquille pendant plus de trente-cinq ans. Adieu, héros sans peur et sans reproche, baladin des certitudes, tes fils ne te ressemblent plus. Lenny et Jess sont pour moi les représentants typiques*

*d'une jeunesse non point perdue mais "paumée", touchante, sympathique et souvent très drôle, qui patauge dans le no man's land spirituel et moral à la recherche d'une "nouvelle frontière" introuvable, entre quelque chose qui n'en finit pas de finir et quelque chose qui n'arrive pas à commencer. Alors que Jess et ses camarades font mine de défier le système dans lequel la nouvelle génération refuse de prendre place, Lenny, lui, choisit carrément la fuite. Son bien le plus précieux, c'est son aliénation. Sa prairie perdue et retrouvée, ce sont les pentes de neige et les pistes de ski. Tout ce qui est au-dessous de deux mille mètres, il veut l'ignorer. Il fait des efforts pathétiques pour échapper à tous les liens et à toutes les responsabilités, mais dans leurs joutes amoureuses, jetés dans une aventure périlleuse, Lenny et Jess reprennent irrésistiblement les places que le cérémonial américain traditionnel leur a assignées, où l'argent joue un grand rôle et où la femelle tend à dominer le mâle. Cette lutte de sexes se déroule sur le fond historique des années 63-64, alors que commençait à se dessiner la grande vague de refus qui devait soulever la jeunesse du monde. Je me suis efforcé de respecter autant que possible le "parler" de cette tribu errante, qui n'est plus celle des beatniks, des hippies, ou des yippies, et qui utilise le langage non comme moyen de communication, mais au contraire comme instrument d'aliénation délibérément recherchée. »*

Le héros sans peur et sans reproche incarné par le Gary Cooper n'a plus cours. L'Amérique des GIs de la Libération, bombant le torse et accueillis en libérateurs n'est plus. Les années 1960 font la place aux doutes, voient la remise en cause de ce mythe, notamment à cause du conflit vietnamien. Romain Gary voyait déjà cette tribalisation de la jeunesse qui depuis s'est réalisée.

---

### **"Chien blanc"**

(1970)

#### Roman

Un chien berger allemand a l'air très gentil mais entre en rage contre des Noirs. Pour le vétérinaire, il n'y a qu'à le piquer. Mais le narrateur pense plutôt qu'il faut refaire l'apprentissage de ce chien qui a été dressé à se conduire ainsi.

#### Commentaire

C'était un éloquent réquisitoire contre le racisme, une profession de foi inspirée par Jean Seberg qui était liée à des mouvements noirs radicaux et dont étaient montrés les rapports compliqués avec les hommes, avec le cinéma. Romain Gary dénonçait aussi l'ambiguïté de Mai 1968, car il avait bien compris comment des mouvements de libération tombaient finalement dans le totalitarisme.

---

### **'Journal d'un irrégulier'**

(1970...)

#### Chroniques d'humeur

#### Commentaire

Elle fut publiée dans "France-Soir" au début des années 1970. Romain Gary s'y montra sous son meilleur comme sous son pire jour. Rien n'échappa à sa plume, qu'il trempa ici dans le plus pur des vitriols. Des homosexuels aux drogués, du sexe à l'inceste, de l'imposture masculine à la vieillesse, aucun tabou ne fut laissé pour compte.

---

Le 17 août 1970, Jean Seberg et Romain Gary, qui passaient l'été à Majorque, se réconcilièrent. Puis ils furent à Genève, où il trouva un garde du corps pour elle qui, dépressive, subissait des menaces des Blacks Panthers, comme du F.B.I..

Le 23 août 1970, Jean Seberg accoucha prématurément d'une petite fille, Nina, qui mourut le 25 août et fut, en septembre, enterrée à Marshellow (États-Unis), sa ville natale.

Le 12 novembre, Romain Gary assista à l'enterrement du général de Gaulle qu'il avait toujours aimé et respecté. On le dépeignait d'ailleurs en « hippie gaulliste démodé ».

En 1971-1972, Gary fit des enquêtes pour "France-Soir". Elles lui permirent d'écrire :

---

### **"Les trésors de la Mer Rouge"**

(1971)

#### Récit de voyage de 126 pages

D'abord à Djibouti, à Massaua, puis au Yemen, Romain Gary, sur sa moto anglaise, explore des terres brûlées et hostiles. Il y rencontre des militaires français damnés par la solitude de la fin de l'empire colonial, des prostituées parcheminées dont la vie s'échange contre un troupeau de chameaux, des têtes brûlées, des bédouins ivres de kat et de kalachnikov, des femmes perles, des âmes fortes et mêmes les « *clowns lyriques* » de ces terres de sable. Il admire le ballet des requins autour des récifs coralliens. Il retrouve les fantômes de Monfreid et de Cousteau. Le dernier proconsul de France regarde "Les trois mousquetaires" à la télé, assis sur une chaise longue au milieu des crabes.

#### Commentaire

Ce livre est issu d'une série de reportages publiés initialement dans "France-Soir". Romain Gary annonça : « *Ce ne sont ni les trésors engloutis qui dorment au sein des grands fonds sous-marins que je suis allé chercher pour vous sur ces eaux que l'art des conteurs arabes a peuplé de fabuleuses histoires. Ni les perles que l'on n'y pêche plus guère, ni les rubis, émeraudes et diamants que l'eunuque Murad a jetés dit-on, dans la mer Rouge par l'ordre de son maître Ibn Séoud, afin qu'ils rejoignent dans l'inaccessible le fils préféré du dernier conquérant d'Arabie des temps modernes. Ni l'or clandestin transporté par les boutres aux mâts obliques vers les coffres des trafiquants indiens...* » L'Orient, ses intrigues, sa duplicité, ses douteuses tentatives pour s'ouvrir à la démocratie, semblait faire les frais de la satire. Mais l'attaque contre l'Occident avait plus de virulence : pour Romain Gary, il est le grand responsable des turpitudes et des tueries des autres, qu'il suscite ou organise pour vendre au mieux ses armes et exploiter plus sûrement leur pétrole. Dans ce beau livre de journaliste, il fit sobrement, mais avec sévérité, le procès du colonialisme.

---

D'avril à octobre 1971 eut lieu à Paris un procès intenté à "Newsweek" pour violation de la vie privée de Jean Seberg et Romain Gary.

Au cours de l'hiver 1971, il tourna " *Kill* " avec Jean Seberg, à Madrid et Alicante (Espagne).

---

### **"Kill"**

(1972)

#### Film

Dans un vague État du Moyen-Orient, Émilie, la jeune épouse d'un important fonctionnaire de police, vient d'être enlevée par de mystérieux autochtones. Elle est délivrée par un ardent justicier solitaire qui a mis son existence au service de la lutte contre les trafiquants de drogue. Rapidement, un

sentiment naît entre les deux protagonistes, avivé par le fait que l'époux d'Émilie fait partie de la méchante bande de truands .....

### Commentaire

Ce violent réquisitoire contre les trafiquants de drogue est un film affligeant car Romain Gary, qui tourna avec Jean Seberg, James Mason, Curd Jürgens, était loin de posséder une quelconque maîtrise cinématographique. La première eut lieu à Marseille le 19 janvier 1972.

---

En mars 1972, Jean Seberg, remariée, s'installa au 108 rue du Bac avec son nouveau mari.

---

### **"Europa"** (1972)

#### Roman

Jean Danthès, ambassadeur de France à Rome trop idéaliste et romantique, ne peut se consoler de la disparition et de l'avilissement de l'Europe, la vraie, celle du XVIIIe siècle, qu'on appelait l'Europe des Lumières. Quelles machinations vont perpétrer contre lui des personnages surgis de quelque palais baroque où l'Histoire les tenait en réserve? Malwina von Leyden, aventurière de classe et magicienne, promène à travers les siècles sa distinction de maquerelle viennoise ; elle prétend avoir connu les Médicis, Louis II de Bavière, Nostradamus, Leibniz et Choderlos de Laclos. Le comte d'Alvilla est un vieux bandit. Le baron von Putz zu Sterne, un peu fantôme, est une image dérisoire du Destin.

### Commentaire

Jusqu'à la dernière ligne, ce roman étrange et envoûtant comme un sortilège captive l'attention pour une action et des personnages si manifestement truqués : l'extraordinaire don de romancier de Romain Gary peut animer n'importe quelle marionnette. Il nous invite, à travers sa fable brillante, à méditer sur le passé, le présent et l'avenir de l'Europe. On y lit :

- « *Je ne crois pas qu'il y ait une éthique digne de l'homme qui soit autre chose qu'une esthétique assumée dans la vie jusqu'au sacrifice de la vie elle-même.* »

- « *Danthès savait en effet que chacun de nous a deux existences : celle dont il est lui-même conscient et responsable, et une autre, plus obscure et mystérieuse, plus dangereuse aussi, qui nous échappe entièrement et qui nous est imposée par l'imagination souvent hostile et malveillante des autres.* »

- « *Le bonheur est passé maître dans l'art de passer, mais l'insouciance le prive de son arme principale, qui est la menace de finir.* »

Mais le roman est si éclaté qu'on en vient à ne plus savoir qui est qui. Chaque personnage est peut-être le fruit du délire des autres. Qui rêve qui? Angelo Rinaldi a pu écrire : « "Europa" n'aboutit qu'à la caricature de ces romans de Giraudoux, où des diplomates à l'âme exquisite échangent des paradoxes bien astiqués, entendent le rossignol au lointain, mais pas le vrombissement des Stukas tout proches. »

---

Malraux ayant écrit à Romain Gary pour lui dire qu'il ne pensait pas qu'on puisse encore faire un roman plus fort que la vie, grâce à l'art, il lui répondit par :

---

**“Les enchanteurs”**  
(1973)

Roman

Fosco, issu de la vieille famille des enchanteurs et autres saltimbanques, tombe follement amoureux de sa très jeune et vénitienne belle-mère. Désormais chargé d'amour (ou d'imagination), il ne peut que traverser les siècles.

Commentaire

Le roman, qui fleure bon la Russie et l'Italie de Casanova, où se mêlent intimement la musique mozartienne de *“La chartreuse de Parme”* et le petit violon juif lithuanien, la part slave de l'auteur, ressasse cette «illumination» de l'amour que Romain Gary désespérait de ne jamais retrouver. Il fait dire à Fosco : « *Mon enfance n'allait jamais me quitter. Simplement, elle s'était cachée pour m'aider à mieux faire semblant d'être un adulte. Maternelle, elle voulait ainsi me permettre de me durcir, car il ne fait pas bon aller parmi les hommes lorsqu'on n'a pas appris à protéger d'une carapace solide ce roseau vulnérable et rêveur que l'on porte en soi. Ce n'est pas que les hommes soient délibérément méchants, cruels et acharnés à meurtrir, c'est seulement qu'ils ne savent pas tellement où ils mettent les pieds.* » - « *Le mystère n'est pas dans l'existence d'un secret : il est dans l'existence de la foi.* » - « *Les souvenirs, c'est une chanson que l'on se chante quand on n'a plus de voix.* »

C'est un curieux plaidoyer en faveur de l'art et de l'imaginaire, seuls remèdes, nous dit Gary, capables de nous soustraire à la mort et aux horreurs de l'Histoire.

---

**“The gasp”**  
(1973)

Roman

Le « *carburant avancé* » tel est le nom donné pudiquement à la nouvelle énergie qui fait marcher les lampes, les moteurs, les voitures, et qui est nettement plus puissante encore que l'énergie nucléaire. Ce « *carburant avancé* » n'est rien d'autre que l'énergie provenant des âmes des gens qu'on capte juste avant leur mort, et qui est mise dans des piles.

Commentaire

Cette fable endiablée ne laisse aucun répit au lecteur. Ce n'est qu'après le mot de la fin qu'il pourra réfléchir aux problèmes que, sans en avoir l'air, l'auteur pose et, notamment, celui de notre « captation » à l'intérieur d'un « *techno et socio système* » où se rejoignent la technique et l'idéologie, dans une course effrénée au rendement, à la croissance illimitée et à l'asservissement de l'esprit. Ce livre passionnant pousse à réfléchir sur les conséquences d'un monde où la technologie est poussée à l'extrême, sur la déshumanisation rampante avec l'avènement de l'arme nucléaire.

En écrivant en anglais ce thriller intellectuel doux-amer, Gary évita quelques-uns des automatismes de pensée qu'il ne parvenait pas à éviter en français

---

En 1973, alors qu'il a déjà dix-neuf romans à son actif, Romain Gary éprouva la déception de ne plus surprendre personne, d'être considéré comme un « has been », de voir sa réputation décliner, ses nouveaux livres se vendre moins bien, les jeunes gens se moquer volontiers de ce gaulliste marié à une ex-star devenue alcoolique. Son désir forcené de reconnaissance le fit aller jusqu'au bout du projet qu'il avait annoncé dans la postface des *“Têtes de Stéphanie”*, de la tentation de fabriquer, comme dans la fable pragoise, un « golem » qui l'aiderait à triompher du mauvais sort. À l'insu de tous et surtout de son éditeur, il se donna alors le pseudonyme d'Émile Ajar. « Ajar » signifie en russe

«braise» (ce qui n'est pas très éloigné de « Blaise Cendrars », pseudonyme d'un autre affabulateur de génie) et a donc une certaine similitude avec « gary » : ce sont deux noms de feu (mais tout le monde n'y a vu que du feu !). Il avait même envisagé, en fidèle stendhalien, « Lucien Brulard ». On peut remarquer que tous ces pseudonymes appartiennent au domaine du feu, de l'incendie : avait-il si hâte de se consumer? de se purifier de ce qu'il pouvait tenir pour une native souillure?

En février 1974, cet auteur mystérieux nommé Émile Ajar posta au Brésil un manuscrit envoyé au Mercure de France qui le publia :

---

**“Gros-Câlin”**  
(1974)

Roman de 200 pages

Michel Cousin, le narrateur, employé à Paris d'une grande entreprise d'informatique où il est statisticien, raconte, avec une naïveté comique et poignante, comment, participant à un voyage organisé au Maroc, il y a trouvé un serpent python de deux mètres vingt, « Gros-Câlin », qui lui a plu, qu'il a adopté et qu'il a apporté dans son petit appartement où il coule des jours paisibles. Cousin cherche dans le même temps à s'attirer les faveurs d'une collègue, Mlle Dreyfus, une Guyanaise dont il est amoureux en secret. Mais il n'ose lui avouer ses sentiments car il appréhende sa réaction face au python. Comme celui-ci ne se nourrit que de proies vivantes, Cousin lui a acheté une souris blanche, mais n'a pu se résigner à la lui offrir, car il s'est épris de celle qu'il appelle Blondine. Puis, le reptile faisant des fugues et provoquant la panique chez les voisins, il est convoqué plusieurs fois chez le commissaire de police. Surtout, Mlle Dreyfus, la Guyanaise dont il est amoureux, refuse la promiscuité du serpent, disparaît même, et il la retrouve en d'étonnantes circonstances.

Commentaire

Derrière le comique de surface de cette histoire abracadabrante et drôle à cause du ton burlesque et du langage cocasse utilisé par ce «doux dingue» dans son monologue inattendu (calembours involontaires, légers délires, incorrections grammaticales amusantes) et pourtant convaincant, ce roman pathétique où l'humour le dispute à la tendresse, même s'il est signé Émile Ajar, n'en reste pas moins au cœur des préoccupations de Romain Gary, ne manque pas de faire réfléchir sur le monde contemporain. Ce n'est pas pour rien que le personnage est statisticien : cela lui donne conscience de la nullité de l'individu dans les grandes masses de population ; de plus, il travaille dans une grande entreprise froide et dépersonnalisée et vit dans une grande ville. On comprend que sa névrose l'enferme dans le solipsisme. Cet anti-héros voudrait s'identifier à des héros de la Résistance, lutter contre le nazisme. L'absurdité du racisme est soulignée par le cas de cette Noire de la Guyane qui s'appelle Mlle Dreyfus, nom du capitaine qui fut victime de l'antisémitisme adopté là-bas par cinquante-deux familles. On retrouve les thèmes du romancier : la quête d'identité, la peur de la solitude, le besoin d'affection, la nécessité de maintenir la communication et, mieux encore, l'amour.

Le livre parut avec une couverture de Folon comme l'auteur en avait émis le souhait. Il eut plus de succès que ceux signés Gary.

En 2007, il fut republié avec la fin qu'il avait initialement souhaitée.

---

La critique salua l'originalité du livre mais se lança dans un concert d'interrogations sur l'identité réelle de l'auteur qui devait se cacher sous ce pseudonyme. Les noms de Michel Cournot, de Raymond Queneau, de Romain Gary, de Jacques Lanzmann, revenaient le plus souvent.

Le 8 mai 1974, Romain Gary fut retraité en tant que diplomate.

Sous son nom, il publia :

---

**“Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable”**

(1975)

Roman

Jacques Rainier, le narrateur, est un homme de soixante ans, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, hyperactif, évoluant dans un cadre où le jeu social est admis comme règle élémentaire de survie. Jusque-là séducteur adulé qui a une très jeune amie, la Brésilienne Laura, il doit lutter contre «*l'angoisse vespérale*» qui l'étreint, celle du déclin de sa puissance sexuelle, l'obsession étant suscitée par la question d'un ami sur la virilité. Dans son désespoir, il trouve du réconfort auprès de Lily Marlène, vieille maquerelle parisienne.

Commentaire

Comme à son habitude, Romain Gary offrit ici un formidable recueil d'émotions, de réflexions désabusées, abordant ses thèmes favoris avec un verbe particulièrement dur, amer, cruel et teinté de désespoir. C'était surtout un appel à l'espoir et à la fraternité, une ode à l'amour et à la femme : «*Vivre est une prière que seul l'amour d'une femme peut exaucer*». S'il peut parfois sembler confus et inégal, ce roman possède une grande force lyrique qui sait toucher : humour noir, lyrisme et tendresse forment un cocktail magique ! Ce roman sincère traite avec civilité du drame que provoque le déclin sexuel chez un homme qui appréhende la soixantaine, et on a pu croire à une confidence autobiographique. Les passages humoristiques sont très réussis car l'auteur avait l'art de faire rire des petits tracassés qui surgissent avec l'âge. Lui, qui voyait dans tous ses contemporains des «*ratés du rêve*», les mettait en garde contre leur propension immodérée au championnat et leur refus de «*reconnaître dans l'homme la part d'échec*». Lily Marlène était évoquée avec respect ; elle montrait une tendresse quasi maternelle qui rappelle celle de Madame Rosa dans «*La vie devant soi*». Mais le livre déclencha des plaisanteries sexuelles.

---

Émile Ajar se manifesta encore avec :

---

**“La vie devant soi”**

(1975)

Roman de 260 pages

Le narrateur, Mohammed, dit Momo, est un jeune Maghrébin de treize ans qui est le fils d'une femme qui «*se défend*» quelque part sur un trottoir, son père étant en prison. Il a été confié, avec d'autres enfants de prostituées, à une ancienne du métier, Madame Rosa, monumentale matrone de soixante ans, empaquetée de peignors mauves et d'écharpes à ramages, trônant, avec des coquetteries de nounou, parmi ses bijoux en toc et ses chocolats fourrés. Momo la décrit ainsi : «*Elle avait plus de fesses et de seins que n'importe qui [...] Elle était si triste qu'on ne voyait même plus qu'elle était moche.*» Dans son appartement de Belleville, refuge d'immigrants de toutes origines, Arabes, Noirs et juifs, Momo brandissant son «*droit sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes*», elle remâche sa gloire d'ex-tapineuse mais continue aussi, sortant de ses tiroirs de «*faux papiers en règle*», à vivre dans la hantise des malheurs qu'elle a subis pendant la guerre en tant que juive, rescapée d'Auschwitz. Mais Momo la soulage de sa décrépitude et de sa peur de la mort.

Commentaire

Le sujet avait été donné à Romain Gary par Régine qui avait connu une Madame Rosa.

Cette histoire d'amour entre une vieille femme et un enfant, entre un Harold algérien, qui a la naïveté et la curiosité de son enfance finissante, la douleur enfouie d'un déjà grand homme, et une Maud juive, bouleversante d'humanité, tous deux des abîmés au grand cœur qui ont appris à s'aimer, à vivre ensemble, jusqu'à se devenir indispensables, aurait pu n'être qu'un roman populaire de plus, un roman touffu, tendre, brillant, émouvant, révolté, prônant la fraternité des humbles et dénonçant la tristesse du déclin. Mais elle devient une oeuvre déroutante, dérangement, à contre-courant, quand elle concilie l'inconciliable : la naïveté du coeur et les artifices du verbe, parce que Gary, qui aimait traquer la langue dans ses moindres recoins, a donné à ce gavroche de Momo une verve faubourienne, un français de la rue, plus entendu que lu, où il use évidemment de l'argot («*des belles miches et un zob*»), où il s'amuse à des approximations («*des proxynètes*» - «*les mecs à main armée*»), où il insère des tournures étranges mais significatives («*il y avait du monde dans la façon qu'elle me regardait*»). Cela a pu faire crier certains au trucage. Et il est certain qu'il y a dans cette pratique du dérapage, du pataquès, de l'association incongrue, dans ce négligé savant, une sorte d'artifice. Mais c'est celui de l'art ou de la littérature qui utilisent les véhicules les plus propres à transcrire et à transmettre les réalités évoquées : ici, une certaine façon de vivre et de parler en marge, un monde à part qui cohabite avec le nôtre et où apparaissent cependant, souvent grâce à des aphorismes profonds («*La vie peut être belle mais on ne l'a pas encore trouvée et, en attendant, il faut bien vivre*») les grands problèmes qui nous préoccupent pour l'avenir : la natalité et l'avortement, la démographie, la réalité multiethnique de la France, la vieillesse et l'euthanasie. On a pu dire que c'était "*Les misérables*" du XXe siècle réécrits par Queneau.

Le roman fut couronné par le prix Goncourt. Mais Romain Gary, satisfait d'un succès qui allait au-delà de ses espoirs, s'offrit le luxe de le faire refuser pour respecter la règle qui veut qu'un écrivain ne puisse le recevoir deux fois.

Le roman fut adapté au cinéma par le cinéaste israélien Moshe Mizrahi, Madame Rosa étant devenue inoubliable grâce à Simone Signoret.

En 2007, le roman fut adapté au théâtre par l'auteur et comédien Xavier Jaillard et mis en scène à Paris, au Théâtre Marigny, par Didier Long, les rôles étant tenus par Myriam Boyer, qui interpréta une Mme Rosa tout en souffrance contenue, et le jeune Aymen Saïdi qui, après le cinéma, y fit ses débuts sur les planches, incarnant Momo avec une telle fougue qu'il manqua, lors des premières représentations, de briser le décor. L'adaptation a été encensée par la critique.

En 2008, à Montréal, Louise Marleau l'a reprise avec Catherine Bégin, Aliocha Schneider (acteur d'à peine quatorze ans), Pascal Rollin et Alejandro Moran, ..

On peut rapprocher "*La vie devant soi*" de "*Zazie dans le métro*" de Queneau : image non-conventionnelle de l'enfance, vision du Paris interlope, et évocation d'une insolite parentalité déléguée.

---

À la sortie de "*La vie devant soi*", un pan du voile de mystère qui flottait sur l'identité réelle de l'auteur se leva. Une photo du «*fantôme*» parut dans "*France-Soir*". En 1975, il fut révélé qu'AJAR habitait 108, rue du Bac, adresse de Gary. Michel Cournot, du "*Nouvel observateur*", le rencontra dans un studio de Gary à Genève. En septembre 1976, les portes d'une petite maison de la banlieue de Copenhague s'ouvrirent à une journaliste du "*Monde*" et à l'éditrice Simone Gallimard qui le rencontrèrent. En plein département du Lot, dans une bergerie de Caniac-du-Causse, fut trouvé, par un journaliste du "*Point*", Paul Pavlovitch, le neveu de Romain Gary que celui-ci avait tout à fait manipulé pour qu'il se présente comme étant AJAR, mais qui alors refila une photo de lui à la presse, accorda des interviews. "La dépêche du midi" ayant révélé qu'AJAR était en réalité Gary, celui-ci envoya un démenti au "Monde". «*Mais qui est donc cet AJAR?*» continuait donc à se demander le Tout-Paris. Romain Gary, bien décidé à pousser jusqu'au bout la supercherie, prétendit donner la réponse dans un livre écrit dans la fièvre, en quelques semaines, destiné à clore le bec de tous ceux qui spéculaient sur la véritable identité d'Émile AJAR :

---

***“Pseudo”***

(1976)

Roman

Émile Ajar y présente son neveu, Paul Pavlovitch, comme un psychotique qui, après des études agitées à Toulouse, s'était installé pour un temps à Paris, qu'il avait quitté pour épouser une jeune fille du Lot et était pour lors enfermé dans une clinique, un neveu avec lequel est aux prises son *“Tonton Macoute”*, qui est un type odieux, ridicule, envieux, affamé de notoriété, bouffon des lettres et de la France libre.

Commentaire

C'est un récit furieux, impulsif et brutal où Gary atteint son but : mettre fin aux rumeurs, duper la presse et régler un certain nombre de comptes avec... lui-même. Ce texte jusqu'au-boutiste et profondément subversif permet de comprendre à quel point Romain Gary, alias Romain Gary, alias Émile Ajar, s'insurgeait contre l'impossibilité d'être soi. *«Moi aussi j'aurais voulu être quelqu'un d'autre, j'aurais voulu être moi-même»*, avait-il écrit dans *“Gros-Câlin”*.

---

Mais, les histoires de golem finissant mal, Romain Gary fut victime de son art de la mystification, et « l'affaire Ajar » allait lui être fatale. L'entreprise empoisonna sa vie quand le complice qu'était Paul Pavlovitch se fit embêtant. Dans la partie d'échecs, Gary était désormais à sa merci. Au lieu de jouir de la supercherie, il entra dans l'angoisse, une angoisse qui décupla à l'annonce d'un contrôle fiscal. Révéler le tout lui semblait impossible.

Le 23 janvier 1976, Romain Gary publia dans *“Le monde”* :

---

***“Lettre d'amour aux hommes politiques”***

(1976)

Article

Romain Gary se réjouissait que les hommes politiques ne soient pas des *«robots programmés»* : *«Faibles, incertains, perdus d'idées ou de leur absence, cyniques, moraux, immoraux, moralisateurs, sincères, combinards, naïfs, astucieux, angoissés mais affichant une assurance et des certitudes à usage purement extérieur, paumés comme nous tous mais toujours prêts à montrer le chemin, vous êtes encore vraiment représentatifs de ce que nous sommes.»*

Commentaire

Ces propos sont toujours aussi valables.

---

Romain Gary prétendit publier en français le livre d'un prétendu Shatan Bogat, *‘A direct flight to Allah’*, qui aurait été traduit de l'américain sous le titre :

---

**“Les têtes de Stéphanie”**  
(1977)

Roman de 289 pages

Stéphanie, mannequin mondialement célèbre, vient faire son charmant métier dans une « démocratie » du golfe Persique, où elle reconnaît avec ravissement les couleurs, les parfums chantés par les poètes persans... Mais, partout où elle passe, dans les avions, les hôtels de luxe, les palais du désert, elle trouve des têtes fraîchement coupées.

Commentaire

Après que son nom eût été révélé, Romain Gary écrivit dans la postface : « *On aurait tort de croire que j'ai choisi un pseudonyme pour “Les têtes de Stéphanie” parce qu'il s'agit de ce qu'on appelle parfois du bout des lèvres “un roman d'espionnage”. Je l'ai fait parce que j'éprouve parfois le besoin de changer d'identité, de me séparer de moi-même, l'espace d'un livre. [...] Je révèle aujourd'hui mon identité réelle parce que de toute façon, certains critiques ont percé le secret de cette “réincarnation.”* »

Ce « thriller », histoire étincelante de drôlerie et d'humour noir d'une provocation dans un État du golfe Persique, est aussi un roman politique. L'évocation fleurie d'une Arabie pleine de fureur et de mystère est saisissante. Christine Arnothy, dans “Cosmopolitan”, trouva le roman « sadique et drôle, étincelant d'humour. »

Cependant, le récit des affres de la jolie Stéphanie est misogyne.

---

Romain Gary publia sous son nom :

---

**“La nuit sera calme”**  
(1977)

Roman

Le livre se présentait comme des entretiens avec François Bondy, mais ils étaient fictifs ! François Bondy prétendait : « *Nous nous connaissons depuis quarante-cinq ans...* » et Romain Gary confirmait : « *Lycée de Nice, classe de seconde... rentrée d'octobre. Il y a un nouveau et le professeur lui demande son lieu de naissance. tu te lèves, avec ta tête de bébé Ibn Séoud et portant déjà sur ton dos, à quinze ans, le poids des siècles, tu dis “Berlin”, et tu éclates d'un fou rire nerveux, dans cette classe de trente petits Français... Nous avons sympathisé tout de suite.* » Romain Gary déclarait : « *La corruption du système devient la seule chance ouverte à l'homme.* » François Bondy objectait : « *On dit que ce n'est pas encore vrai pour la Chine...* » et le premier assénait : « *Moi aussi je connais une vraie vierge.* » Et ailleurs : « *J'ai eu pendant deux ans un billet d'avion en blanc, tous azimuts, qui me permettait de courir n'importe où lorsqu'il y avait urgence, c'est-à-dire lorsque j'avais l'impression que j'étais ailleurs. Maintenant, j'ai ralenti parce que je veux passer plus de temps avec mon fils. Je ne voudrais pas qu'il me ressemble.* »

Romain Gary y jouait donc de variations incroyables entre ses multiples personnalités, sans oublier de s'y moquer de lui-même ou de « *lui-autre* ».

Commentaire

Pour qui est sensible à cet humour, c'est un des livres les plus réjouissants. Les critiques de l'époque, ne voyant pas la supercherie, ont admiré : « Il faut saluer le tact de François Bondy qui ne laisse jamais son ami céder au vertige du « galop verbal », ni à une virtuosité par trop maligne qui lui

permettrait de fuir. » (Claudine Jardin, "Le Figaro") - « Ce qui intéresse vraiment - tout comme l'auteur des premières Confessions - c'est lui-même, sa personne, son personnage. Assister à la brillante évolution de Romain Gary dans le temps et ce vaste monde lui donne un contentement qu'il nous invite à partager. De tout coeur. » (Madeleine Chapsal, "L'express") - « On peut discuter son style, sa morale, le niveau de sa pensée, son équilibre ou son art, on ne peut pas ne pas reconnaître qu'il y a là un peu de cette lave, de ce feu qu'empruntèrent à d'autres moments de l'histoire terrestre ces obsédés de la vie qui s'appelaient Shakespeare et Michel-Ange, Hugo ou Tolstoï. Quel écrivain, aujourd'hui, mérite semblable compliment? » (Pierre de Boisdeffre, "La revue des deux mondes") - « *"La nuit sera calme"* est le seul ouvrage qu'ait signé Romain Gary cette année. En le lisant attentivement et parce que son interlocuteur sait de quoi il parle, on aurait pu trouver que Shatan Bogat et lui ne faisaient qu'un. Maintenant, on regrette presque que les mystères soient éventés. Quelque critique aurait-il percé le secret? L'éditeur - ou l'auteur - a été trop pressé. Nous savons dorénavant qu'en cet été il y a deux livres à lire de Romain Gary et qui ne décevront pas. L'un qui s'abandonne à toutes les ivresses du romanesque, *"Les têtes de Stéphanie"*. L'autre, *"La nuit sera calme"*, où, plus dangereusement pour le lecteur, s'exprime un homme qui, malgré sarcasmes et cynisme, poursuit une quête inassouvie d'un absolu humain. » (Jacqueline Piatier, "Le monde").

---

### **"Clair de femme"**

(1977)

#### Roman

Sur fond de fête, Michel, un homme en deuil et au bord du suicide, le temps d'une nuit à Paris, s'accroche à Lydia, qui comprend parfaitement son désespoir. Elle-même a perdu pied après le décès de sa fille et ne peut être d'un grand secours. Ils ne feront que retarder une triste échéance avec le destin.

#### Commentaire

Un couple désespéré fait l'expérience qu'*« il ne suffit pas d'être malheureux séparément pour être heureux ensemble »*

Dans ce roman fortement autobiographique, Romain Gary ressassa cette «illumination» de l'amour qu'il désespérait de ne jamais retrouver. Il tenta d'exorciser sa relation avec Jean Seberg, la dépeignant sous un jour peu favorable. Il aurait aussi évoqué sa liaison discrète avec Romy Schneider. Il plane sur cette peinture de la féminité un parfum de fatalité, Gary laissant percer l'angoisse puis le désespoir du séducteur adulé, devant le déclin de sa puissance sexuelle. Il y fait cette confidence qui en dit long sur la vie amoureuse : *«J'ai connu tant de femmes, dans ma vie, que j'ai pour ainsi dire toujours été seul. Trop, c'est personne.»*

Cette rencontre d'une nuit possède un caractère quelque peu artificiel.

En 1979, Costa-Gavras en a fait l'adaptation cinématographique, n'ayant pu choisir meilleur sujet pour briser son image de cinéaste politique et pamphlétaire, abordant un thème intimiste après les charges, souvent manichéennes, que furent "Z", "L'aveu", "État de siège" et "Section spéciale". Jean Seberg aurait voulu qu'il la choisisse pour le rôle de Lydia ; il lui préféra Romy Schneider, tandis qu'Yves Montand se glissait dans la peau de Michel.

---

Le quatrième et dernier tome de "Frère Océan" fut l'adaptation en français de "The gasp" (1973) : "**Charge d'âme**" (1977).

---

En 1977, Romain Gary se lia d'amitié avec Myriam Anissimov, comédienne, romancière et journaliste. Il écrivit une adaptation théâtrale du "Grand vestiaire" : "**La bonne moitié**" (1979).

Il donna une nouvelle version des "Couleurs du jour" : "**Les clowns lyriques**" (1979).

En 1979, il s'installa chez Gary Leila Chellabi qui allait être sa dernière compagne.

Le 30 août 1979, quelques jours après la première du film, "Clair de femme", Jean Seberg, à la suite d'une overdose de barbituriques, rendit l'âme : était-ce un suicide (le film l'aurait profondément bouleversée) ou un assassinat téléguidé par le F.B.I.? Personne n'a encore tranché. Ce décès plongea Romain Gary dans le cauchemar : «*J'ai su ce qu'était le bonheur au bruit qu'il a fait en partant*», écrivit-il. Le 10 septembre, il donna une conférence de presse chez Gallimard où il accusa le F.B.I, de l'avoir condamnée à cela, à force de faire campagne contre son combat pour les droits des Noirs américains.

Il fit paraître sous le nom d'Émile Ajar :

---

### **"L'angoisse du roi Salomon"**

(1980)

#### Roman

Jean, vingt-cinq ans, chauffeur de taxi, est amené, dans le cadre d'une oeuvre de bienfaisance, à s'occuper de Monsieur Salomon, octogénaire à l'allure irréprochable, mais très véhément : «*Je vous préviens que ça ne se passera pas comme ça. Il est exact que je viens d'avoir quatre-vingt-cinq ans. Mais de là à me croire nul et non avenu, il y a un pas que je ne vous permets pas de franchir. Il y a une chose que je tiens à vous dire. Je tiens à vous dire, mes jeunes amis, que je n'ai pas échappé aux nazis pendant quatre ans, à la Gestapo, à la déportation, aux rafles pour le Vél' d'Hiv', aux chambres à gaz et à l'extermination pour me laisser faire par une quelconque mort dite naturelle de troisième ordre, sous de miteux prétextes physiologiques. Les meilleurs ne sont pas parvenus à m'avoir, alors vous pensez qu'on ne m'aura pas par la routine. Je n'ai pas échappé à l'Holocauste pour rien, mes petits amis. J'ai l'intention de vivre vieux, qu'on se le tienne pour dit !*»

#### Commentaire

Cette rencontre incongrue donne un roman tendre et plein de trouvailles où Romain Gary s'attaqua, avec une verve inégalée, à ses sujets favoris : l'amour et ses paradoxes, l'angoisse de la vieillesse, la bêtise, mais, malgré tout, le refus farouche du renoncement et l'impossibilité de désespérer. On est saisi par le charme qui émane de chacun des protagonistes : Jean (qui ressemble trait pour trait à Momo de "La vie devant soi", avec dix années de plus) et Monsieur Salomon, bien sûr, mais aussi tous leurs satellites aux personnalités étonnantes. On ne peut que ressentir une infinie tendresse pour ce petit monde où la lutte pour la vie et la fraternité semble être un acte de foi. Truffé d'aphorismes, écrit dans une langue au verbe précis, ce roman d'une irrésistible drôlerie enchante, émeut et force à croire que «*Au fond de chaque homme se cache un être humain et tôt ou tard, ça finira bien par sortir...*»

---

Paul Pavlovitch confia son secret à Bernard Pivot : «*Je ne suis pas l'auteur des livres d'Émile Ajar ; c'est mon oncle, Romain Gary, qui les a écrits.*»

Romain Gary publia encore :

---

## **“Les cerfs-volants”**

(1980)

### Roman

Pour Ludo le narrateur, l'unique amour de sa vie commence à l'âge de dix ans, en 1930, lorsqu'il aperçoit dans la forêt de sa Normandie natale la petite Lila Bronicka, aristocrate polonaise passant ses vacances avec ses parents. Depuis la mort des siens, le jeune garçon a pour tuteur son oncle, Ambroise Fleury dit «*le facteur timbré*» parce qu'il fabrique de merveilleux cerfs-volants connus dans le monde entier. Doué de l'exceptionnelle mémoire « historique » de tous les siens, fidèle aux valeurs de « l'enseignement public obligatoire », le petit Normand n'oubliera jamais Lila. Il essaie de s'en rendre digne, étudie, souffre de jalousie à cause du bel Allemand Hans von Schwede, devient le secrétaire du comté Bronicki avant le départ de la famille en Pologne, où il les rejoint au mois de juin 1939, juste avant l'explosion de la Seconde Guerre mondiale qui l'oblige à rentrer en France. Alors la séparation commence pour les très jeunes amants... Pour traverser les épreuves, défendre son pays et les valeurs humaines, pour retrouver son amour, Ludo sera toujours soutenu par l'image des grands cerfs-volants, leur symbole d'audace, de poésie et de liberté inscrit dans le ciel.

### Commentaire

Le roman ressasse cette «illumination» de l'amour que Romain Gary désespérait de ne jamais retrouver, mais qui se montre plus forte que toutes les embûches de l'Histoire et tous les stigmates de la violence. S'il est parfois irritant ou gênant, caricatural, excessif, il est à la fin profondément émouvant, atteignant même à la grandeur et ne cessant pas d'attacher par la présence de l'auteur. En 2007, le roman fut adapté et réalisé par Jérôme Cornuau, les rôles principaux étant tenus par Tchéky Karyo, Marc-André Grondin et Gaëlle Bona.

---

## **“Vie et mort d'Émile Ajar”**

(1981 posthume)

### Lettre

Confessant son penchant pour les «*farces et attrapes*», Romain Gary révélait qu'il était également l'auteur des romans signés Émile Ajar. Il s'étonna qu'il n'y ait eu aucun critique assez perspicace pour découvrir la supercherie, alors qu'il y avait tant d'indices. Il eut cette formule étonnante : « *Je me suis toujours été un autre* », qui rappelle l'aveu de Rimbaud et qui résume la trajectoire dédaléenne de ce Protée, être insaisissable et maître menteur qui a passé sa vie, ou ses vies, à fuir et à se fuir. Il s'expliqua sur sa «*nostalgie de la jeunesse, du début, du premier livre, du recommencement*», sur son angoisse existentielle face à l'enfermement dans un personnage, sur son désir d'échapper à soi-même, sur son malin plaisir d'avoir joué un bon tour au «*parisianisme honni*». Il s'interrogea sur la littérature et son devenir « *J'écris ces lignes à un moment où le monde, tel qu'il tourne en ce dernier quart de siècle, pose à un écrivain, avec de plus en plus d'évidence, une question mortelle pour toutes les formes d'expression artistique : celle de la futilité. De ce que la littérature se crut et se voulut être pendant si longtemps - une contribution à l'épanouissement de l'homme et à son progrès - il ne reste même plus l'illusion lyrique. J'ai donc pleinement conscience que ces pages paraîtront sans doute dérisoires au moment de leur publication, car, que je le veuille ou non, puisque je m'explique ici devant la postérité, je présume forcément que celle-ci accordera encore quelque importance à mes oeuvres et, parmi celles-ci, aux quatre romans que j'ai écrits sous le pseudonyme d'Émile Ajar.* » Il termina par ces mots : «*Je me suis bien amusé, au revoir et merci*».

---

**“L'affaire homme”**

(posthume, 2005)

Recueil de textes de 356 pages

C'étaient des textes de Romain Gary publiés entre 1957, époque des *“Racines du ciel”*, et 1980, l'année de sa mort. Certains, inconnus du public français, étaient traduits de l'anglais. Il ne s'agit pas de textes de fiction, mais de prises de position, de commentaires, de réflexions et d'analyses ayant pour objet la société, l'homme, la femme, le monde comme il va et, bien souvent, comme il ne va pas du tout. De fait, il ne se contentait pas de s'exprimer publiquement par le biais de l'écriture romanesque ou du cinéma. Présent dans la presse française et américaine, constamment interviewé, sollicité, préfacier de lui-même parfois, des autres occasionnellement, il n'avait pas cessé de réagir aux événements de son siècle en manifestant à chaque fois son attachement à ce principe exposé par lui au début des années cinquante : *« Je ne puis défendre que mes contradictions, mes approximations, le doute qui me garde, mes vérités incertaines et mes erreurs fraternelles et il y a autour de nous, entre la vérité et l'erreur, une marge de relativité qui nous permettra toujours d'échapper à l'absurde, une marge suffisante pour y insérer notre désir triomphant. »*

---

---

**“L'orage”**

(posthume, 2006)

Recueil de nouvelles

---

---

**“L'orage”**

(1935)

Nouvelle

---

**“Une petite femme”**

(1935)

Nouvelle

---

**“Géographie humaine”**

(1943)

Nouvelle

---

**“Sergent Gnama”**

(1946)

Nouvelle

---

**“Dix ans après ou la plus vieille histoire du monde”**

(1967)

Nouvelle

---

---

**“Le Grec”**  
(1970)

Nouvelle

Commentaire

Elle était restée inédite.

---

**“À bout de souffle”**  
(1970)

Nouvelle

Commentaire

Elle était restée inédite.

---

#### Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles inédites, écrites entre 1935 et 1967, présentent un étonnant autoportrait du romancier et deux ébauches d'un roman inachevé. Elles contenaient déjà en germe l'obsession de Romain Gary pour les thèmes du dédoublement, de la fuite et du suicide qui l'ont poursuivi jusqu'à la fin de sa vie.

---

Romain Gary qui, chaque jour, vers les cinq heures de l'après-midi, sentait se déclencher en lui une sorte de déprime, qui «*éprouvait de temps à autre cet état d'âme pesant et délétère, couleur vert-de-gris, tellement incongru dans la luxuriance de l'été de la Nouvelle-Angleterre*» (comme le raconta, en souvenir d'un été passé en commun, William Styron dans “*Face aux ténèbres*”), ne voulait pas vieillir : cela ne l'intéressait pas. Il se procura des balles par un ultime subterfuge : dînant avec quelques amis dont un policier, il raconta qu'il avait été tireur d'élite dans sa jeunesse et déclara : « *C'est idiot, je n'ai plus de munitions pour mon Smith & Wesson 38* ». Pensant qu'il voulait s'entraîner, le policier lui en refila une boîte.

Le 2 décembre 1980, rentrant d'un déjeuner en ville avec son éditeur, il alla dans sa chambre, tira les rideaux, sortit d'une mallette le Smith & Wesson 38 qu'il avait toujours à son côté et, après avoir déposé la mallette au pied du lit, avoir enlevé ses lunettes, sa veste, ses chaussures, son pantalon, ses chaussettes, rangeant le tout sur la chaise face au lit et, gardant sa chemise bleue et son caleçon rouge, il posa sur l'oreiller une serviette de bain rouge, se coucha, rabattit la couverture jusqu'à sa taille, glissa le canon entre ses lèvres et à cinq heures de l'après-midi, l'heure du matador, appuya sur la détente. Avec ce suicide théâtral, lui qui avait si peur de la mort dont l'idée avait été l'entêtante et seule musique de sa vie, décida du moment où elle devait venir. Dans la lettre qu'il laissa à Claude Gallimard et qui était posée sur la mallette, une simple feuille non pliée, il avait écrit sa dernière phrase : « *Je me suis enfin exprimé entièrement* ». Accès de dépression? Impression d'avoir achevé ce qu'il s'était fixé? Deux jours avant son suicide, il dit à son meilleur ami : « *Ah, si ma mère était là, tout cela s'arrangerait autrement* ».

Ses obsèques furent célébrées à l'église Saint-Louis des Invalides à Paris. Selon sa volonté, ses cendres furent dispersées au large de Menton.

Le 30 décembre, un communiqué confirma que sous le pseudonyme d'Émile Ajar, prix Goncourt 1975, se cachait Romain Gary.

Il fut un personnage inouï en tant qu'homme et en tant qu'écrivain.

Il fut un homme paradoxal, qui ne se contenta pas d'avoir de multiples vies : juif immigré que les hasards de sa biographie firent traverser successivement les cultures russe, polonaise, «Mittel-Europa» et américaine, il fut encore un aviateur héroïque, un gaulliste inconditionnel, un diplomate, un écrivain, un cinéaste, un séducteur couvert de femmes, un vieux beau arborant pantalons de cuir, croix de Lorraine et chemises de soie, enfin un Russe mélancolique qui se suicide. Car, s'il semble avoir eu une vie comblée, un destin incandescent, cet homme à la stature imposante séduisant les femmes et fumant de gros cigares, baroudeur et drôle, lyrique et théâtral, fut surtout un perpétuel angoissé qui n'a cessé de brouiller et d'embrouiller cartes et pistes, personnages et identités.

Il souffrit de son identité juive qui était, pour lui, «*une façon de me faire chier*», qui lui valut des injustices qui expliquent la rage dont il a nourri son œuvre.

Poussé par une mère exceptionnelle, un dragon qui n'était pas tendre du tout, qui lui intima : «Tu seras un grand écrivain, un grand séducteur», : il a cherché à la satisfaire en s'incarnant dans des personnages différents, en incendiant toute son existence et en vivant comme on s'immole à une certaine idée de soi-même.

Il trouva sa chance dans la guerre et dans son engagement dans les rangs de la France libre, qui fit de lui un «hippie gaulliste» et ténébreux, plus français que les Français, qui voulut toujours rembourser sa patrie avec des mots, qui fut arrogant, prétentieux et anticonformiste, qui détonait dans le monde des écrivains, les autres étant plutôt fascinés par l'Union soviétique.

Le diplomate dut faire des ronds de jambe, mais cette fonction fit de lui un homme du monde, un fêtard.

Il passa pour l'archétype de l'homme à femmes. Mais, Don Juan pathétique, il avait surtout besoin d'une femme qui l'admire en fin de journée, moment où l'angoisse le submergeait, et, épouvantablement macho, il ne trouvait chez elles qu'un simple exutoire physique, même s'il affirma : «*Être deux, c'est pour moi la seule unité concevable.*» - «*Maintenant que je suis bien avancé dans la vie, je ne vois pas de valeur humaine plus précieuse que la dépendance homme-femme. La liberté, c'est l'autre.*». Il était voué à une quête perpétuelle de l'amour que son écriture prolongeait. Mais il n'arrivait pas à aimer, ne connaissait que la sexualité et, en définitive, n'était pas sûr de lui avec les femmes.

Rêveur qui ne supportait pas la réalité, il fut constamment tourmenté, ne pouvait vivre sans respirer l'atmosphère exaltante du drame.

L'élément unificateur du périple d'une vie entièrement placée sous le signe de la mise en scène est le problème de l'identité. Dans sa vie, dans son œuvre, dans son apparence physique même, il ne cessa de changer, de superposer les visages, les noms, les identités, de jouer avec les masques, finissant par écrire sa vie comme l'une des pièces de son œuvre où, pourtant, il a condamné avec véhémence tout ce qui est «*ruse, mensonge, déguisement*»..

Il eut la réputation d'un homme à la personnalité extrêmement forte. Mais il déclara : «*Lorsqu'on dit de moi : "C'est une forte personnalité", cela m'étonne : des personnalités, j'en ai vingt et je ne vois pas comment un conflit constant entre elles peut donner une seule forte personnalité.*» Intègre jusque dans le moindre détail, il avait même développé vingt écritures différentes, qui aujourd'hui affolent les graphologues.

Mais, spécialiste de l'affabulation doué du sens du picaresque, d'une grande imagination, d'une incessante fantaisie, marionnettiste maniant les ficelles du métier en se tenant à distance pour juger de l'effet produit, montreur de personnages ambigus, inventeur de fables à double sens, Gary fut aussi un écrivain forcené qui, avec un incroyable don pour les titres, publia plus d'une trentaine de romans, inégaux malgré quelques réussites éclatantes, chacun étant différent des autres, du fait de son étonnante versatilité, ce qui lui fit montrer sa longue gamme, sa grande palette, faire mentir l'adage qui veut qu'un écrivain écrive toujours le même roman.

Cette œuvre amplement autobiographique fut publiée parfois sous les pseudonymes (outre le célèbre Émile Ajar, on lui connaît aussi les noms de Fosco Sinibaldi, René Deville, Shatan Bogat, John Markham Beach et quelques autres) dus à son angoisse et à sa virtuosité d'illusionniste. Tel un

comédien, il multiplia les masques pour mieux se livrer, poussa l'art du prestidigitateur jusqu'à se donner secrètement des doubles, renouvelant son écriture en changeant fictivement de peau. En créant Émile Ajar, il mit en scène la plus joyeuse mystification littéraire du XXe siècle.

De masque en masque, entre pessimisme et espérance, à mi-chemin de la lucidité la plus sombre et de l'exultation extrême, il s'est montré animé d'un «*grand besoin de croire à quelque chose*».

En politique, il se fit l'apôtre d'une Europe rêvée, donc d'autant plus réelle, dont le seul déficit sérieux était un déficit d'imaginaire ; il enseigna l'art d'échapper aux pesanteurs des appartenances naturelles, nationales ou de naissance.

En philosophie, jamais manichéen, il sut montrer que le meilleur et le pire sont inextricablement liés. Il inventa une philosophie qu'il appela «*philosophie de la réjouissance*» et dont il énonça, sinon les théorèmes, du moins les grandes interrogations. Qu'appelle-t-on un homme? Quelle est la part en lui de l'homme et de l'Homme? de l'humain et de l'inhumain? de l'«*innommable* » et de l'«*inhommable*»? la part, autrement dit, de ce qu'il tient de soi et de ce qu'il tient de l'Autre? du petit et du grand Autre? la part de sa première naissance et de l'autre, toutes les autres, celles qui s'opèrent en connaissance de cause, font de leur auteur la cause de sa cause et lui permettent, en muant, en faisant littéralement peau neuve (par, entre autres choses, la métamorphose en Ajar), d'effacer jusqu'à ses traces? Il fut animé de la volonté de «*disputer aux dieux absurdes et ivres de leur puissance la possession du monde pour rendre la Terre à ceux qui l'habitent de leur courage et de leur amour*». Mettant l'imagination au service du cœur, de l'amour si possible dramatique, des idées généreuses sans être mièvres, il chercha davantage l'émotion que l'originalité, et n'hésita pas à exploiter des thèmes banalisés : la montée de la barbarie dans le monde, la victoire de la technicité sur la vie. «*Humanisme* » était le maître mot de celui qui aimait marteler son éternelle obsession : l'humain. Il affirma : «*Toute mon oeuvre est à la recherche de l'humain fondamental, de l'humain essentiel.*» Il poursuivit une quête de la dignité humaine, écrivant : «*La vie est une course à relais où chacun, avant de tomber, devait porter plus loin le flambeau de la dignité humaine.* » Même si, hanté par la tragédie, il constatait lucidement et amèrement, avec une philosophie du pis-aller, que «*le roman n'a jamais modifié l'homme*», il fut un témoin vigilant de son époque et un peintre lucide de la féminité, allant droit au but pour atteindre à coup sûr son lecteur,

Ayant toujours eu des rapports difficiles avec la critique, qui essayait, à chaque livre, à l'enfermer dans un personnage, des rapports difficiles avec l'institution littéraire, il ne cessa aussi de faire des sorties publiques au vitriol. Il lança dans la presse des coups de gueule en forme de lettres ouvertes enflammées, publia des commentaires, des réflexions et des analyses, des entretiens et des préfaces tour à tour passionnés, fiévreux, engagés, contradictoires voire prémonitoires. Adeptes de la corde raide, il n'a jamais douté de la nécessité de dire les choses mais aussi d'en rire, car il avait donné rendez-vous à tous ceux qui «*savent aller plus loin que la haine... là où se trouve le rire*». Aussi ce «*clown lyrique*» au cœur sensible et au sourire moqueur, qui se plaisait à étonner et à séduire, a-t-il montré un humour particulier, vif, noir, extrêmement fin, souvent désaxé mais toujours extralucide, un humour né de la sensibilité à fleur de peau qu'il partageait avec les grands écorchés.

Il usa toujours d'une langue claire, aérée, énergique, refusant les scories intellectuelles et les effets artificiels, au point qu'on a reproché à ce romancier à grand succès d'avoir obéi confortablement à une routine d'écriture.

Même à titre posthume, il continue à s'agiter et à déranger. C'est un mort qui bouge, un écrivain agrandi par son trépas. Et, face à la réputation qui l'escorte désormais, on hésite entre le registre du sublime et celui du ridicule, entre l'intensité slave et le vaudeville, entre l'imposteur magnifique et le personnage usé.

Lesley Blanch, sa première femme, avait fait paraître ses aigres «*Mémoires*» en 1998 (ils ressortirent en 2009 sous le titre : «*Romain, un regard particulier*»). Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ni de grand écrivain pour son épouse, surtout après le divorce. La preuve qu'un auteur ne doit pas se marier avec un auteur, surtout si l'un des deux est plus petit que l'autre. Elle brosse un portrait à lourde charge de Gary, qui commence par ses mains qui, selon elle, «*devant la moindre obligation d'ordre pratique, s'agitaient désespérément comme des nageoires attachées à ses poignets*». S'il n'était pas manuel, il n'était pas intellectuel non plus : «*Sa culture présentait de*

nombreuses lacunes.» Il était furieux contre sa mère qui avait déclaré aux autorités françaises qu'elle était juive : «*Elle l'a écrit noir sur blanc ! Religion : juive !... Il aurait été tout a fait simple de mettre orthodoxe. À présent, ça me colle a la peau, c'est sur tous mes papiers, plus moyen de m'en débarrasser.*» On est loin de *'La promesse de l'aube'*. L'aviateur n'aurait pas eu le sens de l'orientation : «Il semblait n'avoir aucune mémoire visuelle des rues ou des maisons. Je ne tardai pas a découvrir qu'il manquait généralement le plus simple rendez-vous si on le laissait seul, et qu'on le trouvait en train de suivre un itinéraire excentrique ou de tourner en rond.» La nonagénaire ajouta, vipérine : «Ce qui semblait étrange de la part du pilote ou du navigateur qu'il avait été.» Elle confirma qu'il était neurasthénique : «D'une façon générale, il y avait peu de choses qui lui plaisaient : le sexe, les blinis, nager dans la mer et, bien sûr, ses écrits.» Il aurait eu mauvais caractère : «Pour des motifs les plus futiles, des factures ménagères, une chaussette perdue, sa santé [...], il avait l'art de créer autour de lui un climat dramatique et frémissant.» En 1954, elle publia son premier livre : *'The wilder shores of love'* qui fut un best-seller. Elle se demanda comment il allait réagir : «Ce succès inattendu arrivait à un moment où il se sentait particulièrement déprimé après une série de déconvenues dans son propre travail. [...] Il se laissa aller à : sa passion de la publicité et publia plusieurs articles ironiques sur le fait d'être l'époux d'une femme a succès.» S'il eut l'ambition d'être Hugo, Balzac, Dumas, «il est venu un moment dans sa vie où la quantité l'a emporté sur la qualité.» Il était un paon : «Donner des interviews, être photographié ou paraître a la télévision, tout cela le grisait ; il n'était jamais las de ce genre de satisfaction.» Il était sans cœur : «Son insensibilité aux réactions des autres frôlait parfois la brutalité.» Lesley Blanch ne dit pas un mot sur Jean Seberg.

Après le livre de Lesley Blanch, la première biographie composée par Dominique Bona et le livre de la romancière Nancy Huston, Myriam Anissimov qui souvent avait rencontré Romain Gary reçut carte blanche de Diego Gary pour écrire une monumentale biographie, enquêta minutieusement auprès de ceux et celles (si nombreuses) qui l'avaient connu, fréquenté, aimé, admiré, craint ou fui, et publia en 2004 *'Romain Gary, le caméléon'* (caméléon parce qu'il eut toujours envie de renaître dans un autre corps, dans un autre nom). C'est une biographie très factuelle, à la documentation impressionnante, riche en anecdotes amusantes et en témoignages pas toujours flatteurs pour son modèle, où elle révéla quelques secrets d'archives, côté russe ou américain, s'appliqua avec obstination et objectivité à démêler le vrai du faux et le possible de l'improbable, ne laissa rien dans l'ombre de la vie d'un homme pourtant habile à brouiller les pistes. En la lisant, on comprend (sans avoir toutes les clés du mystère, ce qui est impossible, Gary y a vu) que ce qui l'a fait courir, depuis l'enfance misérable dans le ghetto de Wilno en Lituanie jusqu'au désespérant début de vieillesse entre les palaces et ses résidences. Mais cette vaste fresque est sans éclat, n'accède que rarement à la noirceur métaphysique de son sujet ,n'est pas portée par une vision, et encore moins par un style.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)